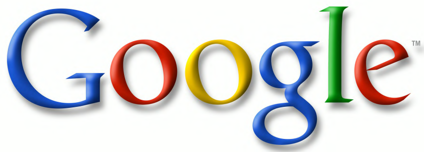
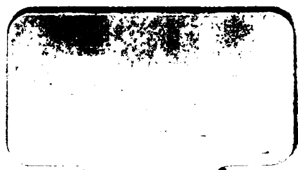




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158257 3





ALBUM

D'UN SOLDAT,

Lithos by Côeuré,
from drawings by the
author.

Clerjon de Champagny

ALBUM

D'UN SOLDAT

PENDANT

La campagne d'Espagne

EN 1823.

Clerjon de Champagny.

Voici. . . .



PARIS,
IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.
1829.

En corrigeant la dernière feuille de ces Notes, j'ai trouvé ces mots écrits de la main de mon imprimeur : « L'auteur de l'*Album » d'un Soldat* est prié de nous faire sa- » voir s'il y a une préface à son ouvrage. »

Préface, ouvrage, sont deux mots trop pompeux pour de semblables bagatelles; et je n'avais jamais pensé au premier depuis que je m'étais décidé à publier ces souvenirs tracés pour tuer le temps, conservés par hasard, et mis au jour parce que, dans toutes les collections de costumes exposés journellement aux regards des promeneurs parisiens, je n'en ai point trouvé d'aussi exacts que ceux que je livre au public. C'est là tout le mérite de ce recueil, qui n'est digne ni d'éloge ni de critique. Je n'ai

fait que transcrire les notes qui se trouvaient écrites presque jour par jour sur mon livre de croquis, en regard des pochades qui y étaient relatives; parce que ces deux choses me semblaient indispensables l'une à l'autre, et j'ai cru ne pouvoir mieux exprimer le degré d'importance que j'y attache, que par le mot que j'ai pris pour épigraphe, qui était la conclusion ordinaire de tous les plaidoyers d'un vieil avocat de ma connaissance, qui n'en a jamais fait de plus sérieux que celui de Petit-Jean.

Ergo, *Voici;* c'est-à-dire, voici la vérité, voici ce que je puis dire et faire; ou si vous l'aimez mieux, n'en demandez pas davantage.

N.° 1.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. *Lith de Langlumé.*

Fontarabie

N° 1. Fontarabie.

Au commencement de février 1823 les troupes composant le cordon sanitaire des Pyrénées, après avoir été organisées en divisions, qui, réunies, reçurent la dénomination d'armée d'observation, celles qui formaient la division d'avant-garde se rapprochèrent de la frontière et furent réparties dans toutes les villes et bourgades qui bordent la chaîne des montagnes, depuis Peyrehorade jusqu'à Fontarabie. Nos régimens de cavalerie légère, disséminés par escadrons, fournissaient les correspondances et ne faisaient pas d'autre service; les états-majors seuls restaient à poste fixe pendant trois semaines au plus, de sorte que tous les coins et recoins du département des Basses-Pyrénées nous étaient connus. Souvent il nous arrivait de franchir la frontière pour mettre un pied sur cette Espagne que nos jeunes soldats regardaient comme une terre promise, comme une source de gloire et d'honneur; à l'aspect de ce royaume dont l'histoire semble un roman, chacun faisait le sien.

Il existe plusieurs relations sur les pays basques

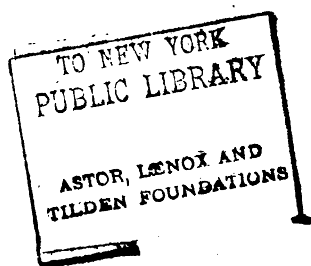
et les mœurs de leurs habitans; je trouvai qu'on n'avait rien dit de trop sur la vivacité de l'esprit de ceux-ci, sur leur souplesse, leur agilité et la beauté de leurs formes; mais aucun écrivain n'a peut-être assez exalté le bienfait dont, non-seulement ce pays, mais encore les provinces qui l'avoisinent, sont redevables à la main auguste qui la première y introduisit la charrue. Riches et occupés, les Basques sont d'excellens citoyens; pauvres, que de hordes redoutables eussent infésté le midi de notre belle France !

Leur langage sauvage est plus inintelligible que le bas-breton; je n'y ai jamais entendu un seul mot qui eût le moindre rapport avec l'équivalent d'aucune langue connue. *Inda sou mou souba* (voulez-vous m'embrasser), est la phrase qu'ont pu retenir le plus facilement nos chasseurs et hussards, et certes ils pourraient la répéter sur tout le reste du globe sans crainte de faire rougir les jeunes tendrons auxquels ils s'adresseraient.

En parcourant ainsi la ligne nous nous trouvions souvent avec le Trapiste, espèce de fanatique de commande, qui organisait avec assez de succès quelques bandes de malfaiteurs, dont l'armée constitutionnelle aurait eu bon marché si elles n'avaient été considérées comme l'avant-garde de notre avant-garde.

Au lieu d'exercer ses soldats à la discipline et

au maniement des armes, *el Trapense* (le Trapiste) cherchait à leur donner du cœur par des miracles; c'en eût été peut-être un grand que de réussir. *Je l'ai vu* se faisant tirer des coups de pistolet par un de ses affidés pour se faire croire invulnérable, et sa troupe agenouillée se signait et adorait en silence. La physionomie de ce jongleur n'avait rien de méchant; l'astuce seule s'y peignait; il a pourtant causé de grands maux, ne pouvant s'opposer aux cruautés des gens qu'il avait armés. J'ai eu la satisfaction de le voir, deux ans après, conduit sous bonne escorte dans un couvent, où sans doute il expie ses erreurs.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

N.° 2.



Cœuré lith. d'après les dessins de l'auteur

Lith. de Langlumé

Irun.

N° 2. Irun.

Quæque ipse miserrima vidi.

Le 6 avril 1823, à dix heures du matin, le ciel était pur, la campagne riante, on ressentait cette douce chaleur d'un soleil de printemps qui fait aimer la vie; une forte détonation se fait entendre, et son murmure avant de se répandre dans toutes les cours de l'Europe, pour me servir de l'expression de certain journal du temps, passe sur notre camp et vient y mettre tout en rumeur. De tous côtés le tambour bat, le clairon, qui naguère cherchait à rendre des chants montagnards, ne donne plus que les sons aigres de l'ordonnance; on court aux armes, les croupes rocailleuses des monts de Béobie et de la Croix des Bouquets retentissent sous le galop précipité des chevaux, les ordres se succèdent avec rapidité, en dix minutes six mille hommes sont réunis, la guerre est déclarée, les hostilités sont commencées! Et pourquoi? et comment? Le voici.

Depuis plusieurs jours un bataillon de trans-

N.° 3.



Cœuré lith. d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé.*

St. Sébastien.

N° 3. Saint-Sébastien.

Les compagnons de l'infortuné que j'ai représenté dans le numéro précédent se retirèrent au pas de course après ce premier échec, ainsi qu'un régiment espagnol l'*Impérial Alexandre*, qui était resté paisible spectateur de tout ce qui s'était passé. Ce régiment, qui avait pris position sur le flanc du pic de la Reine, se dirigea vers Pampelune, et se perdit bientôt dans les montagnes; les autres suivirent la route opposée et se rendirent à Saint-Sébastien. On aurait pu les atteindre......... l'humanité du prince généralissime ne le permit pas. Ce ne fut que le lendemain que notre auguste chef décida le mouvement de l'armée : à cinq heures du matin elle se mit en marche, l'infanterie défila sur un pont volant construit pendant la nuit, et la cavalerie passa à gué un peu plus bas. Une faible reconnaissance de chasseurs fut envoyée à Saint-Sébastien, où elle apprit que ceux qu'elle était chargée d'inquiéter s'étaient embarqués. Dieu les ait conduits à bon port! nous n'en avons plus entendu parler dans toute la campagne.

Lorsque rentra la reconnaissance, à l'aspect d'un sous-officier qui en faisait partie et dont la tête était enveloppée d'un mouchoir, on crut que nos gens avaient essuyé quelque escarmouche; personne ne manquait à l'appel, sinon quatre dents du malencontreux maréchal-des-logis, qui, afin de reconnaître plus scrupuleusement les formes athlétiques des femmes de Saint-Sébastien, s'en était approché assez près pour en recevoir un soufflet, qui ava opéré de terribles mutations dans l'effectif de sa mâchoire. *Ces dames* recevaient avec fort peu de courtoisie les avances de nos guerriers; était-ce vertu? je n'y crois guère; esprit de parti? c'est plus probable. On me dit cependant que lorsqu'un galant employait avec elles des manières un peu trop cavalières, elles parlaient tout uniment de le jeter à la mer; elles sont bien de *force* à le faire dans toute l'acception de ce mot. Leur costume est simple et d'étoffes grossières; deux énormes tresses de cheveux prises de manière à faire supposer que ceux de devant sont aussi longs que ceux de derrière, leur pendent jusqu'à la hauteur du jarret, et viennent encore se rattacher à leur ceinture: ce sont des espèces d'enseignes de la vigueur de ces viragos, qui du reste rivalisent la plupart, pour la régularité des traits, avec les beautés de l'antique.

N.° 4.

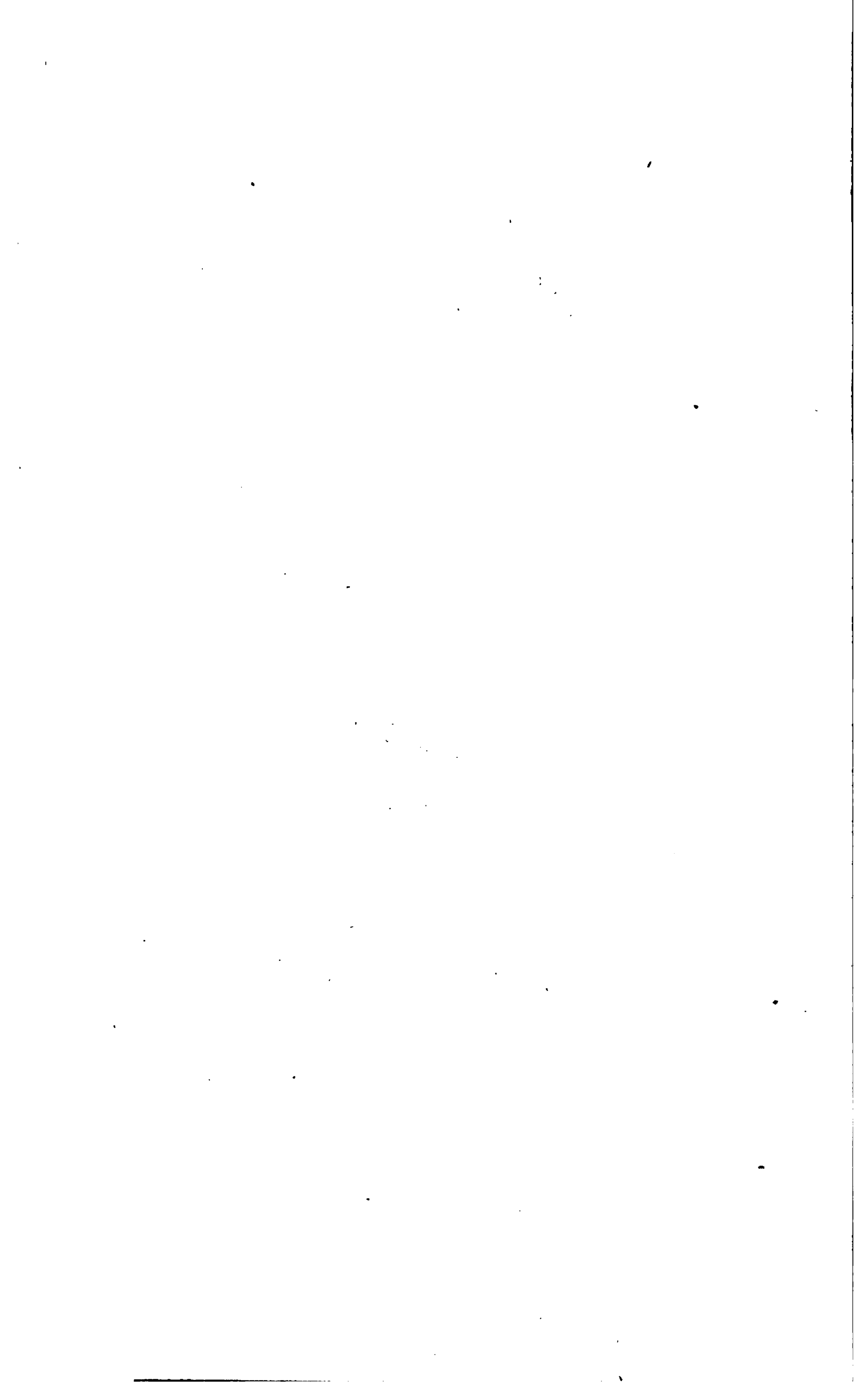


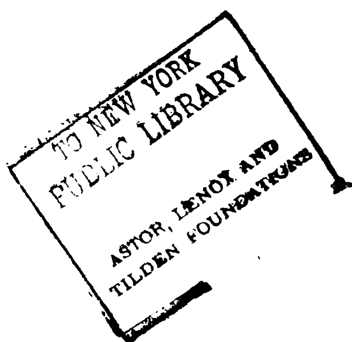
Cœuré lith. d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Pancorbo

N° 4. Pancorbo.

Viva Fernando! muera Riego! et le tintamare des cloches, sont les seuls indices de l'état de guerre dans lequel nous nous trouvons; nous cheminons lentement parmi les gorges de la Biscaye et du Guipuscoa, les énormes flancs de ces montagnes arrêtent nos regards à droite et à gauche; quelquefois un pâtre ou un partisan apparaissent suspendus à leur sommet et viennent seuls varier ce monotone paysage. Tel est l'empire de l'ennui que les âmes les plus désireuses de laisser en repos un peuple qui revendique ses droits et ses libertés légitimes soupirent après une rencontre. Ainsi la conscience est souvent soumise à son insu aux plus frivoles passions. Au reste, l'armée est ce qu'elle doit être, ce qu'elle sera toujours, obéissante. Ses vieux soutiens parlent de Pancorbo comme d'un passage redoutable; c'est là que quelque embûche nous attend; nous verrons bien. Nous y voici : des rochers immenses surmontés d'un fort dont on n'a pas tiré tout le parti possible; un chemin taillé dans le roc, qui de part et d'autre s'élève à pic





N.º 5.



Coeuré d'après les dessins de l'auteur — Lith. de Langlumé.

Quintanapalla.

N° 5. Quintanapalla.

Après trois ou quatre nuits de bivouac, où nous n'avions pour matelas que la terre, bien tendre à la vérité, car elle était détrempée par une pluie fine et continuelle qui nous servait de couverture, le hameau de Quintanapalla échut enfin en partage à notre régiment pour y passer la nuit : c'est le dernier village qu'on rencontre sur la grande route avant d'arriver à Burgos. Mon billet de logement portait *Don Rafael de Bota*. Les noms des gens qu'on ne connaît pas exercent toujours une certaine influence sur le jugement qu'on en porte d'avance; l'alliance de celui d'un archange avec une bouteille embrouilla tellement mes idées à ce sujet, et je me sentais si harassé de fatigue, que je me hâtai d'aller juger par mes yeux. Chemin faisant, néanmoins, je cherchais à donner une figure et un caractère à mon hôte d'après sa profession indiquée sur le billet, *hidalgo*, *ventero*, *correo real*, gentilhomme, aubergiste et maître de poste.... Nouveau chaos.

Il est bien difficile de voyager en Espagne sans avoir toujours l'incomparable héros de la

Manche et tous ses interlocuteurs dans la tête. J'y pensais souvent dans mes insomnies, en comparant les objets vus dans la journée qui venait de passer avec ceux décrits dans l'immortel roman ; car, que faire au bivouac à moins que l'on ne pense? Je m'avisai donc de me figurer que j'allais me trouver en présence de l'aubergiste illustré par le parrainage qu'il exerça envers le merveilleux chevalier. De son côté, avec un peu de bon sens, le brave homme eût bien pu, en prenant la partie pour le tout, me traiter de Don Quichotte. Rien de tout cela : je trouvai, arrivé devant une maison assez propre à porte armoiriée, un de ces êtres semblables à certains chênes noueux, dont la sève, arrêtée en différens points de la tige, a formé de gros tubercules de formes bizarres au lieu de pousser en hauteur; on l'eût pris pour l'arbre de Jupiter par sa force et l'immobilité avec laquelle il se tenait planté devant moi; son air stupide et sa figure grotesque le faisaient ressembler à ces arbres fétiches monstrueusement ciselés, en si grande vénération aux îles Sandwich.

Nous échangeâmes peu de paroles, j'étais pressé de me reposer. Je demandai mon lit, mon hôte m'indiqua la chambre où je le trouverais; elle était obscure, attendu que les maisons d'Espagne n'ayant presque jamais de vitres, on

ferme les volets dans les temps humides, et je me serais probablement jeté à corps perdu sur le grabat qui m'attendait, si le manque d'air et une mauvaise odeur qu'on respirait dans cet asile de l'hospitalité, ne m'eussent porté d'abord à ouvrir la fenêtre, ce qui me mit à même de reconnaître, non sans quelque dégoût, que la place était prise : un vieillard de quatre-vingts ans, mort de la veille, gisait dans mon lit.

Encore une mauvaise nuit; non, j'en passai une partie à entendre l'éloge du défunt de la bouche même de mon hôte, qui était son fils. Nous fumions et buvions, assis sur le cercueil qui attendait sa dépouille mortelle, et le reste du temps j'allai partager la litière de mon cheval. Ce fut ma première nuit passable au milieu d'un peuple paresseux par excellence.

N.º 6.



Couré d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Burgos.

N° 6. Burgos.

Sa cathédrale, ses places, son quai et quelques monumens remarquables, entre autres le tombeau du Cid, font de la capitale de la Vieille-Castille une ville d'un aspect imposant. Défendue par une citadelle qui fut ruinée en 1814, cette ville était une position militaire forte et importante. C'est là que notre division se sépara définitivement de celle du général Longa et des bandes du Trapiste. Nous y trouvâmes établis plusieurs membres de la junte provisoire, qui avaient mis tous leurs efforts à réunir quelques gens à habits propres, afin que notre entrée triomphante n'eût pas lieu comme dans toutes les villes où nous avions passé, au milieu des flots d'une populace en haillons, ce qui ne laissait pas que de nous humilier. Nos chers alliés s'en étaient aperçus, comme nous nous aperçûmes de leur charlatanisme, et rien ne fut changé dans notre opinion sur le vœu unanime de la partie saine de la population.

Après avoir vu tous les miracles et les curiosités que renferme Burgos, je partis avec un détachement pour un village des environs, nom-

mé Arcos; un prêtre, dont j'avais fait la connaissance en visitant la cathédrale de la patrie du Cid, et qui m'en avait obligeamment fait remarquer toutes les curiosités, que, je le dis à ma honte, je n'appréciai pas toutes à la valeur qu'il voulait leur donner, ce prêtre, dis-je, était curé du village d'Arcos. Le hasard voulut qu'il s'y rendît le même jour que moi, et j'acceptai sans façon le logement qu'il m'offrit. Le curé d'Arcos ne haïssait point la table; sa nièce était passablement jolie, et savait parfaitement quand il fallait qu'elle se retirât d'une conversation que son respectable oncle rendait parfois assez gaillarde, ce qui prouve qu'avec ses quatorze ans elle le comprenait à merveille. Don Pablo, c'était le nom du digne apôtre, me pria de faire son portrait, ce que j'éxécutai fidèlement, en en gardant la copie ci-jointe.

N.° 7.



Coeuré d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé.*

Palencia.

N° 7. Palencia.

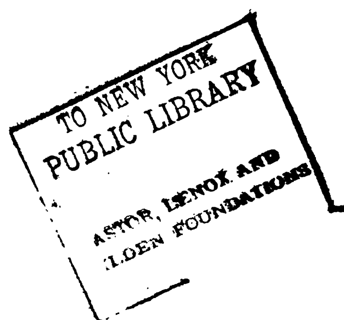
Après avoir fait pendant dix ou douze jours mainte marche et contremarche dans un cercle de quinze ou vingt lieues, infesté, disait-on, de partisans constitutionnels, sans avoir jamais vu briller une de leurs amorces, nous reçûmes l'ordre de nous porter sur Palencia, assez jolie ville bâtie vers le commencement du onzième siècle par Sanche-le-Grand, après qu'il eut conquis le royaume de Léon. Ce roi de Navarre, qui fut le dernier rejeton de la race des Pélages, n'épargna pas les églises dans ce monument de sa grandeur, qu'il voulut voir rivaliser avec l'antique capitale de ce petit royaume. On y en distingue plusieurs fort remarquables par la hardiesse de leur architecture; il y a aussi un très-beau quartier de cavalerie, où l'escadron, dont je faisais partie, occupa les chambres de la compagnie des infortunés frères Lacy. Leurs noms héroïques, inscrits au-dessus des portes, étaient souillés d'ordures, dont les avait profanés une populace qui s'était agenouillée devant eux, peut-être même la main de leurs soldats. Peuple, tu

es partout le même ! Palencia est une des villes où l'on a conservé dans leur plus grande exactitude les anciens rites de l'Église. Nous fûmes frappé de ce cachet d'idolâtrie à l'espèce d'ovation dont on voulut nous honorer. Le clergé sortit de la ville avec la croix et la bannière, ayant à sa tête un évêque monté sur une belle mule blanche, qui semblait avoir été créée pour cet emploi. Des baladins, dansant au bruit des castagnettes, des arlequins et tous les personnages du carnaval de Venise, armés de bâtons, auxquels étaient attachées des vessies, poursuivaient une figure de démon qui tournait sans cesse autour du saint prélat. De nombreux chérubins, costumés à la manière des coureurs sous la régence, précédaient le sacré cortége en semant des fleurs sous ses pas.

Cette mascarade, qui se renouvela le lendemain, jour de l'Ascension, dans une procession toute religieuse, ne laissa pas que d'effrayer nos chevaux, qui, ne sentant pas toute la dignité du rôle qu'on leur faisait jouer, se mirent à ruer de droite et de gauche, et dérangèrent un peu l'ordre symétrique de la marche. J'ai vu peu de figures aussi comiques que celles de ces enfans de chœur en ailes de pigeons et en bourse de satin rose.

L'apparition de deux régimens de cavalerie

portugais qui se réfugiaient à Palencia, où ils venaient s'offrir pour coopérer au bien de *la chose légitime*, ce fut leur expression, et dont on refusa les services, nous avait appelés dans cette ville, d'où ils furent contraints de partir dans les vingt-quatre heures. Forcés de rentrer dans leur patrie, je ne sais quel parti ils y ont pris. Au moment où je transcris ces notes, je lis l'exécution du 6 mars 1829. Bravo! Don Miguel; le plus beau privilége d'un roi est de faire grâce aux coupables, et vous régnez par les contraires.



TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Valladolid.

N° 8. Valladolid.

Voila enfin ces grands yeux noirs, ces regards agaçans, que nous cherchons depuis un mois; des femmes, jusque sous les combles, toutes agitent leurs mouchoirs, toutes ont l'air de nous dévorer. Je suis certain qu'en ce moment il n'y a pas un homme d'un physique médiocre dans toute notre armée. Cet air de fête me remplit de tristesse : c'est le portrait de Paris le 31 mars 1814.

C'est avant d'entrer dans cette antique et intéressante cité que plus de six cents témoins, que je pourrais citer, ont assisté à l'acte le plus arbitraire qu'on puisse imaginer; un fait jusqu'à-présent inouï dans les fastes de l'armée française. Un colonel s'est permis de chasser un officier de son régiment devant les troupes assemblées, et de le déclarer de son plein jugement indigne de servir dans ses rangs.

A supposer que cet officier se fût rendu coupable d'une faute grave, il n'était justiciable que de l'autorité supérieure ou d'un conseil de guerre. Il n'était dans le fait passible que d'une punition de police intérieure. Mais M. le colonel,

bien digne d'être...... Je chercherai vainement un emploi; il n'en est point pour un être injuste et vindicatif, quelque peu honorables que soient ses fonctions; quelle réprimande méritait-il?.... il fut nommé commandeur de la Légion-d'Honneur. Une pareille scène n'avait rien de rassurant pour de sombres Castillans à manteaux bruns et à figure refrognée, qui ne nous regardaient qu'en nous toisant avec un air de méfiance. J'en entendis un, moins silencieux que les autres, demander si c'étaient là les gens qui apportaient pardon, oubli, et une charte comme celle octroyée aux Français par un roi dont elle a immortalisé le nom. Certes, de pareils lieutenans n'étaient pas faits pour donner de la popularité au prince qui peu après rendit le décret d'Andujar.

N.° 9.



Gravé d'après les dessins de l'auteur — *Lith de Langlumé*

Buitrago

N° 9. Buitrago.

C'est par l'arriero, représenté sous ce numéro, que j'ai entendu chanter pour la première fois la chanson du contrebandier, dont une admirable cantatrice non moins bonne actrice, madame Malibran, a réveillé l'antique célébrité. Je ne puis m'empêcher de transcrire ici les paroles. Il me semble que j'entends encore la voix nasillarde de l'enfant des grands chemins. A demi ploÿé en deux sur sa mule, ses jambes posant presque horizontalement sur deux outres de vin, souvent pleines d'autres marchandises, car arriero et contrebandier c'est tout un; sa longue escopette toujours suspendue au troussequin de sa selle, soit pour l'attaque, soit pour la défense; il n'a d'autre ressource que ces longs refrains, dont le nom des auteurs se perd dans la nuit des temps, pour charmer la monotonie qu'on retrouve à tous les détours d'une longue sierra, surtout lorsque comme lui on commence et finit ce voyage avec la vie.

C'est en entamant le long défilé de Guadarama, depuis Buitrago jusqu'à l'Escurial (dix

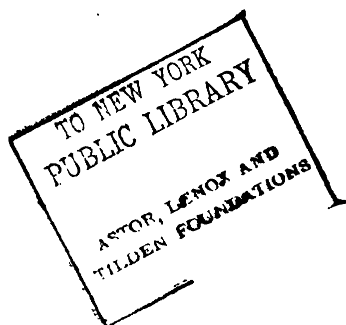
lieues), que l'arriero commença la chanson suivante. On pourrait assurer, pour donner une idée de la manière dont lui et ses pareils filent les sons, qu'il arriva au terme de son voyage en même temps qu'à la fin de ses couplets.

Yo que soy contrabandista,
Y campo por mi respeto,
A todos los desafio,
Pues á nadie tengo miedo.

¡Ay! jaleo! muchachas,
¿Quien me merca un hilo negro?
Mi caballo está cansado,
Y yo me marcho corriendo.

¡Ay! ay! que viene la ronda,
Y se mueve el tiroteo;
¡Ay! ay! caballito mio,
¡Ay! sácame de este aprieto.

Viva, viva mi caballo,
Caballo mio careto;
¡Ay! jaleo! muchachas, ¡ay! jaleo!



N.° 10.



Couré d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé*

Madrid.

N° 10. Madrid.

La una y media! tiempo sereno! Tels sont les cris qui, proférés par une voix tout à la fois sépulcrale et nasillarde, me reveillèrent la première nuit que je passai dans la capitale. Curieux de connaître l'obligeant personnage qui me mettait ainsi au courant du temps et de l'heure, je courus à ma fenêtre, et découvris, à la faveur d'un beau clair de lune, un de ces oiseaux de nuit connus en Espagne sous le nom de *serenos*, à cause de la sérénité du ciel qu'ils annoncent d'habitude aux paisibles citadins dont ils troublent le repos.

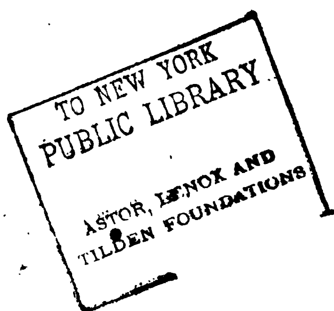
Il me prit envie de le traiter comme on ferait à bon droit à des mystificateurs qui viendraient vous faire lever pour vous demander l'heure; mais je réfléchis que, dans un pays où il n'y a pas d'autre police, ces trouble-paix peuvent être bons à quelque chose.

Des haillons couverts d'une dalmatique noire, parsemée de larmes blanches, une cloche et une hallebarde, tels sont le costume et l'équipement du *sereno*.

Je restai assez de temps à Madrid pour voir toutes les curiosités que cette ville renferme ; je pourrais parler du Prado, du Retiro, du palais du roi, entouré de masures et de tas de fumier; du lit du Manzanares, car de ses ondes, point; du Musée, où *respirent* tant de beaux portraits de Velasquez et où sont encore tant de chefs-d'œuvre de Morillos, des étonnantes colonnes de granit du palais Godoy, et surtout de la précieuse *armeria* où j'ai passé en revue toutes les armures de Charles-Quint, depuis celle qui la première pesa sur ses membres délicats dans un âge tendre, jusqu'à son froc; un casque ayant appartenu à César, et une foule d'armes et d'ustensiles de guerre de tous les âges et de toutes les nations. Toutes ces raretés sont dans une seule galerie et rangées dans un ordre admirable; j'y ai passé toute une journée et n'ai pu tout voir. Il y a à Madrid un jardin botanique peu remarquable : je n'y ai vu qu'une plante extraordinaire, un rosier avec une fleur du plus beau noir.

La bibliothèque royale n'est pas riche; quelques collections incomplètes d'objets d'histoire naturelle occupent le rayon destiné à recevoir cette nourriture de l'esprit proscrite par la sainte inquisition ; en revanche, on y trouve des tamtams chinois, des ossemens d'animaux antédiluviens, et toutes les différentes nuances des

sangs mêlés depuis deux Caffres jusqu'à la dix-huitième génération, en croisant les races par chaque sexe avec des blancs, des métis, etc. Ces peintures, comme toutes celles modernes, n'atteignent pas même la médiocrité. Si l'Espagne possède quelques hommes de génie ou de talent, en quelque genre que ce soit, ils n'osent encore se montrer. On y encourage cependant le mérite : il y a d'habiles toreadores.



N.° 11.



Gravé d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé.*

Calavera

N° 11. Talavera de la Reyna.

Vrai terrain de manœuvre pour y exercer des troupes de toutes armes à tous les événemens de la guerre. Belle plaine pour déployer de la cavalerie, passage de ponts, de rivières, de défilés. bois pour les embuscades, ravins, position pour des batteries, tout y semble exprès réuni. C'est là qu'en 1809 eut lieu une grande bataille entre les Français et les Anglais, qui prétendent l'avoir gagnée. Les Espagnols, qui n'y avaient pas paru, firent mieux : ils instituèrent une décoration en mémoire de ce beau fait d'armes; elle n'existe plus que dans le catalogue héraldique des distinctions et récompenses militaires parmi ses quarante-cinq sœurs, pour la plupart établies à tout aussi juste titre. Ce fut aussi là que nous attendit la division du général Zayas, qui avait évacué Madrid à notre arrivée, et qui profita d'une trêve de huit jours pour venir s'emparer de cette position, de celles d'Almaras et de l'Arsobispo sur le Tage. Il ne les tint pas mieux l'une que l'autre, quoique avec des forces bien supérieures aux nôtres. Repoussé sur ces trois points avec

perte de tous ses bagages, de quelques hommes, et d'une assez grande quantité de munitions de guerre, il ne s'arrêta plus jusqu'à Séville. Chemin faisant, ses troupes se débandèrent, et nous n'eûmes par la suite que quelques rencontres avec des fragmens qui cherchaient à rejoindre d'autres corps, et dont la plupart ne demandaient qu'à se rendre.

La ville de Talaveyra n'offre rien de remarquable. Les rives du Tage seraient agréables si elles n'étaient infestées de reptiles dangereux. Il y a, comme dans toutes les villes d'Espagne, bon nombre de couvens de religieux de différens ordres.

Le porteur d'eau représenté dans ce numéro étancha la soif ardente que plusieurs d'entre nous gagnèrent dans cette importante matinée. C'est confirmer ce qui a été répété tant de fois sur la manière dont l'armée se conduisait avec les Espagnols, que de dire que chacun de ces rafraîchissements se payait bien au-delà du prix qu'en demandait le vendeur.



Cœuré, d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Montehermoso.

N° 12. Monte Hermoso.

Après avoir poursuivi pendant huit jours les débris de la division de Zayas qui se dispersait dans les montagnes de l'Estamadure, et renversé les marmites des partisans constitutionnels, dont nous venions régulièrement chaque jour occuper les bivouacs; après avoir erré sur des pointes de rochers entourés de précipices et frayé des sentiers au milieu des plus étonnantes convulsions de la nature, toutes fort pittoresques, mais peu satisfaisantes pour l'homme qui a faim, soif et besoin de repos, nous arrivons enfin sur un lieu fertile, quoique escarpé, et peuplé, bien qu'isolé en apparence de tout le reste du globe. Il était tout simple, après une marche toujours ascendante depuis une semaine, de se croire parvenu à une autre planète : c'était *Monte Hermoso*, ou *Beaumont*, si l'on veut traduire son nom en français : je fus presque surpris d'y retrouver des hommes et d'entendre leur langage européen. Nous avions besoin de cet échantillon d'Eden pour nous remettre un peu de nos longues fatigues.

Là point de rangs ni de distinctions; l'homme le plus considéré est celui qui fait croître les plus belles laitues; c'est vraiment un nouveau monde; je crois que les lois humaines ne se sont jamais donné la peine de gravir ce sommet presque inaccessible; aussi ses habitans sont doux, humains, affables, c'est un village de la Suisse paisible transporté par un coup de vent au milieu d'une nation agitée. C'est sur ce point de la Péninsule que Dieu répand ses bénédictions; la situation de Monte Hermoso rendrait ses habitans intermédiaires présumables entre la terre et la divinité. Ils cultivent tous un jardin potager, et le peu de terre qu'ils possèdent leur rend généreusement les soins qu'ils lui donnent. Quelques arrieros, plus hardis que les autres, leur apportent, des basses terres, les choses qu'ils ne peuvent se procurer dans leurs montagnes; ils tirent néanmoins un grand parti de ce qui les entoure. Des blocs de marbre brut, entassés les uns sur les autres, forment leurs habitations, dont le chêne vert et une espèce de fusin glutineux qui exhale en brûlant une odeur de rose échauffent l'âtre hospitalier dans la saison humide. Le daim et la gazelle leur fournissent des habits de cuir assez bien façonnés; on peut en juger sur la figure n° 12. Ils ont aussi d'assez nombreux troupeaux de chèvres et de porcs. Monte Hermoso

fut un point de retraite pour les Maures, lorsque, chassés de Grenade, ils se retirèrent dans les montagnes ; il existe encore un fort construit par eux, assez bien conservé, mais dont les approches ne sont plus défendues que par les longues épées du gigantesque Aloës.

N.° 13.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur — *Lith. de Langlumé*

Villafranca.

N° 13. Villafranca d'Estramadure.

Cette ville renferme un des plus beaux établissemens pour la tonte des troupeaux voyageurs connus sous le nom de *mérinos;* il peut contenir de quatre à cinq mille moutons; les pâtres ou conducteurs, ouvriers, etc., y trouvent des logemens et un réfectoire pour tout le temps que dure cette opération. J'ai représenté l'un d'eux dans ce numéro. Ils sont au nombre de cinq ou six, tous à cheval et armés, pour un troupeau de trois cents montons. Ces espèces de caravanes sont d'un aspect très-pittoresque. La figure sévère de ces pasteurs, presque tous d'un âge mûr et d'une forte corpulence, contraste singulièrement avec la douceur de leurs subordonnés et les soins que ceux-ci en reçoivent. On voit souvent un de ces lourds Melibées, qui ne rappellent guère ceux de Virgile, faire de longues journées à pied pour mettre sur leurs chevaux de petits nouveau-nés, qui ne pourraient suivre leurs mères, et les y maintenir par leurs caresses et l'appui de leurs mains.

Sortir de Villafranca sans dire un mot de l'ai-

mable veuve chez qui j'étais logé avec un ami, serait vraiment de l'injustice; assez d'autres recherchent sur les femmes les épisodes où elles figurent sous un jour défavorable. Moi, je les aime trop pour ne pas agir autrement. Dona Dolores de Calnea (j'écorche peut-être son nom, la bienséance le veut ainsi), était la grand'-mère de Manuelita, jolie petite orpheline de seize ans, fraîche comme son âge et vive comme on l'est à Villafranca. Mon ami, sec comme de l'amadou et non moins inflammable, se permit quelques propos de galanterie. Il risqua le serrement de main, auquel on répondit, à ce qu'il crut du moins; lança la déclaration et demanda le rendez-vous nocturne de rigueur; c'était tout simple : nous étions en Espagne, nous touchions à l'Andalousie. Manuelita ne répondait rien et laissait faire. Or, le proverbe *qui ne dit mot consent* est parfaitement connu en Espagne; je crois même qu'il en vient. On alla se coucher; mon ami et moi occupions une chambre à deux lits; il se jeta tout habillé sur le sien pour attendre l'heure du berger; j'en riais..... Elle sonna. Après une heure d'attente une vive clarté pénètre dans la chambre; la natte de Valence, dont le plancher est tapissé, crie sous des pieds légers, oui, légers, bien qu'ils eussent environ soixante-et-dix ans, car c'était la grand'mère. Je vois encore sa

figure et son sourire plein de finesse, lorsqu'elle s'adressait à mon ami le soupirant, qui, dressé sur son séant, croyait rêver quoi qu'il n'eût pas encore fermé l'œil. Une Espagnole ne manque jamais au rendez-vous sollicité par un beau cavalier, lui dit-elle; mais ma petite-fille ayant le malheur d'être sourde, n'a pu vous entendre : malgré mon grand âge je n'ai point cette infirmité, et j'ai cru devoir répondre pour elle; me voici, que voulez-vous de moi? La leçon était trop jolie et mon ami de trop bon goût pour pouvoir s'en fâcher. Nous partîmes le lendemain en faisant nos complimens à la vieille dame, qui nous les rendit avec grâce, et nous permit de baiser la main de sa petite-fille, qui fit encore la sourde; mais je crois bien qu'elle ne l'était pas. Mon ami est encore de l'avis contraire : voyez l'amour-propre.

N.° 14.



Gravé d'après les dessins de l'auteur.

Lith. de Langlumé.

Truxillo.

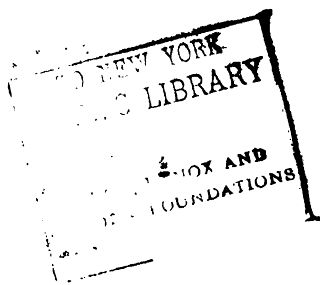
N° 14. Truxillo.

Nous voilà en bataille devant une grande maison carrée, toutes ses fenêtres grillées lui donnent un petit air de prison à faire dresser les cheveux d'un forçat ; elle est pourtant ornée de deux belles colonnes de jaspe, qui soutiennent le portique d'un vestibule tapissé de peaux de sangliers, de pattes de loups et de bois de cerfs : c'est la maison de Pizarre, compagnon d'Almagro, l'un des conquérans du Pérou. Voilà tous les objets qui m'entourent enduits d'un vernis de tyrannie et de férocité : le nom de Pizarre est la loupe à travers laquelle je vais tout voir à Truxillo. Défions-nous de ce prisme défavorable; j'ai de l'humeur. *Pierre-le-Cruel* (c'est le surnom qu'a mérité un de nos chefs) a fait des siennes, je suis monté sur un diapason de tempête. Pourquoi y a-t-il des jours où tout concourt à vous donner l'envie de battre le prochain ? Pourquoi suis-je chez une bête féroce ? Pourquoi ce portrait, peint par Pacheco, ressemble-t-il au nom de l'ancien maître de céans, écrit partout avec du sang? C'est de celui de ces

infortunés Péruviens qu'est humectée la barbe de ce monstre. Voyons pourtant les choses comme elles doivent être vues; ce portrait est beau et bien conservé; il est peint sur bois et d'une belle couleur. Je n'en ai pas moins une singulière démangeaison, et je ne sais pourquoi, comme Mercure, je dis entre mes dents :

La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

Celui d'un Pizarre moderne, par exemple. O fortune! Voici mon homme, un Jupiter tonnant, qui veut me traiter en Sosie, me faire coucher dans la rue en s'emparant de mon logement! Ombre de Molière, tu me devais celle-ci, en récompense de mon heureuse citation! Et vous, M. le volontaire don Diego Ximenès de las Rojas et six lignes d'etc., vous serez lithographié à Paris comme vous venez de l'être sur le pavé de Truxillo. Voilà bien ces forfantes de partis! Ne dirait-on pas qu'il n'attend que le passage d'un boulet rouge pour allumer son cigarre? Déménageons, mon brave; aussi bien arrivé-je à la fin de l'espace que je me suis prescrit dans ces notes, bien qu'il m'en reste assez pour tracer vos mérites; mais je vous rattrapperai au chapitre suivant.


NEW YORK
LIBRARY
AND
FOUNDATIONS



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Mérida.

N° 15. Merida.

Patrie de Trajan, selon ses habitans à qui l'on aurait fort mauvaise grâce de dire que l'*imperator optimus* vit le jour à Italica, près de Séville, comme l'assurent quelques historiens. Je n'ai fait que passer à Merida, célèbre par les beaux restes de monumens anciens qu'elle possède. J'y ai remarqué un pont sur la Guadiana, de beaux arceaux en pierre et en marbre, qui sont d'un effet très-pittoresque à l'entrée de la ville, et une fontaine romaine en marbre blanc très-bien conservée.

C'est près de Merida que nous fîmes jonction avec le fameux Pantisco, surnommé *le Biscayen*, chef de partisans royalistes, dont je donne ici le portrait. A la tête de cinq cents chevau-légers, cet homme, doué par la nature de talens militaires remarquables, inquiétait beaucoup plus les troupes constitutionnelles que tous les autres corps réunis. Il avait su introduire dans celui qu'il commandait et qu'il avait formé une discipline inouïe parmi de pareils soldats. Le luxe et la richesse ne brillaient pas dans leur tenue comme

on peut en juger par le chef, dont le costume est un composé de toutes les nations ; mais ils marchaient en bon ordre, étaient silencieux, toujours prêts, avaient une connaissance parfaite du pays et se battaient comme des lions.

Pantisco était doux, et punissait sévèrement le vol : exempt d'ambition, il ne songeait qu'à délivrer le roi Ferdinand; hors cela il était étranger à toute politique, et demandait comme une grande faveur que, la guerre terminée, le duc d'Angoulême daignât lui accorder un emploi de lieutenant de chasseurs; il regardait nos pelotons avec amour.

Quel parallèle à établir entre ce brave et le beau Léandre du numéro précédent! J'ai promis un mot sur celui-ci.

Je surpris don Diego maltraitant mon hôtesse, pauvre, veuve depuis huit jours, et timide encore comme une femme qui vient de perdre son seul appui. Ce héros de l'espèce de ceux que leur nullité ou leurs dettes rangent souvent dans le cortége des grandes infortunes, profitait d'une réaction pour faire le tyraneau, et prétendait s'installer en mon lieu et place, par cela seul qu'il servait la bonne cause sans rétribution et en noble chevalier. Il n'avait de ce caractère qu'une longue et forte épée, qui s'embarrassait dans ses jambes et qui ne m'au-

rait point intimidé dans ses mains, bien qu'elles fussent affublées de longs gantelets noirs comme ceux d'un traître de melodrame.

Me déloger!! Vous établir ici en maître!! malgré Madame!!... Et il était déjà au bas de l'escalier, frottant cette partie, objet de persécution chez M. de Pourceaugnac. Vous en souvenez-vous, noble Ximenès? Je ne vous en vis pas moins peu de jours après vous pavaner à nos côtés sur un superbe cheval à notre entrée à Séville..... Pantisco bivouaquait à la porte: pour vous les triomphes, pour lui les fatigues et les privations.

N.º 16.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur.　　Lith.ie de Langlumé.

San Lucar.

Nº 16. San Lucar la Mayor.

Que sont devenus ces longs manteaux en guenilles, ces chaussures en lambeaux, ces figures patibulaires, ces villages où l'on ne respire pour tout parfum que le tabac et le papier brûlé? Hier ce spectacle dégoûtant me poursuivait encore; ici ce sont des fruits vermeils et des fleurs odorantes, des maisons bien blanchies, des paysans couverts de riches habits qu'ils portent avec grâce. Les arbres sont plus forts et plus droits; l'épi doré, quoique courbé sous sa richesse, élève sa tête barbue aussi haut que l'aigrette de nos cavaliers; tout est ici créé sur une échelle gigantesque : nous sommes en Andalousie.

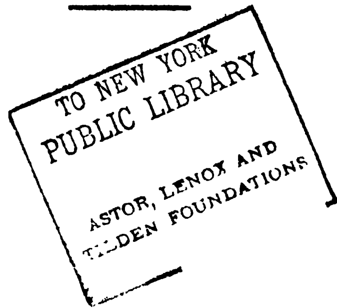
Je trouve notre marche trop lente. Sitôt arrivé au gîte, j'explorerai toute cette charmante petite ville de San Lucar et ses environs; je puis tout voir en une demi-journée....

Mais que ceux-là sont fous qui prétendent fixer la fortune inconstante!... J'ai fait, dit-on, la mauvaise tête; et pour avoir sollicité mon changement de corps, me voilà confiné indéfiniment entre quatre murs. Il y a bien à l'un d'eux une

large fenêtre ; je suis au rez-de-chaussée.... Mais quoique en Andalousie, nous sommes encore en Espagne, et les barreaux aussi y sont plus gros qu'ailleurs. Contentons-nous donc de la vue de cette belle promenade qu'embaument les grappes dorées de la cassie, et mêlons nos pensées au murmure de cette fontaine jaillissante, monument précieux des Maures. Personne sur ce beau cours... ils sont tous occupés à recevoir leurs *didones:* c'est ainsi qu'ils nomment les Français, à cause de l'habitude que nous avons de nous interpeller entre nous par les mots *dis donc;* ils en ont fait un substantif. J'entends marcher : c'est une femme ; le sable crie sous ses souliers de rubans ; la mantille se développe avec grâce sur ses belles épaules ; sa *saya* fait valoir la beauté de sa taille et la rondeur de ses formes par les balles de plomb dont l'ourlet du bas est rempli. Les trois coups d'une cloche l'arrêtent sur place ; un rosaire brille dans ses mains : elle prie ; c'est l'*Angelus*. Comment faire pour voir sa figure ? Je tousse, c'est en vain. Chantons ; elle agite son éventail ; elle a compris ; elle se signe.—*A los pies de vmd., señora.—Beso à vmd. las manos, caballero.* —Pourquoi je ne vais pas à la promenade ? je suis prisonnier. — *¡ Que lástima !* — C'est dommage ? que vous êtes bonne ! — Hé ? demain nous partons pour Séville... Vous aussi ? quel bonheur ! Un papier ?... votre

adresse ! tant de bonté..... Mais écoutez donc ! Elle fuit comme la feuille chassée par la brise du soir. *Calle de los Pájaros* (rue des Oiseaux).

Dans ce pays, les aventures vous pourchassent.



N.° 17.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Seville.

N° 17. Séville.

Le fils de Don Romera, le jeune Alonzo, un des *majos* (1) les plus renommés de Séville, aimait Frasquita, belle Andalouse, qu'on aurait pu nommer à juste titre la perle du Guadalquivir, car aucune des villes que baigne ce fleuve majestueux ne possédait une pareille beauté. Vêtu du costume le plus élégant des petits-maîtres de ce pays, Alonzo venait chaque soir donner à sa maîtresse la sérénade de rigueur. Tantôt sur un mode mineur il peignait son douloureux martyre; d'autres fois des seguidillas animées laissaient briller ses espérances, et quand il déployait tous ses moyens de plaire, c'était par la vieille romance du Maure, où toutes les fleurs hyperboliques du langage oriental étaient mises en usage.

Frasquita ne l'écoutait pas sans plaisir; la galanterie d'Alonzo la charmait, et c'est sans doute pourquoi elle lui faisait attendre l'aveu tant dé-

(1) Les *majos* d'Andalousie sont ce que l'on nomme les *farauds*, les *beaufils* de petite ville.

siré, car elle savait qu'un mari n'est plus un amant, et qu'un amant heureux est presque un mari. Alonzo désirait, et par conséquent ne manquait pas de venir chaque soir soupirer près de sa colombe. Ses assuidités furent remarquées; bref, il tomba sous le fer d'un rival ou d'un jaloux. Ce n'était pas la première victime dont le sang eût rougi le seuil de Frasquita. Sa demeure, formant le détour d'une rue, portait la fatale empreinte de la police ; un petit écusson, surmonté d'une croix noire, avec ces mots : *Aqui mataron á tal*, etc. (ici on a tué telle personne). Ces indications sont loin d'intimider les soupirans; aussi se trouvent-elles souvent en nombre sur la même maison, et accompagnées d'autant de troncs, où l'on dépose ses offrandes *pour les âmes des défunts*. C'est du reste un monument purement religieux qu'on érige à leur mémoire. Sans ces indices trop fréquens d'un énorme défaut de civilisation, Séville serait une ville enchantée. J'y ai passé quatre jours et quatre nuits à me promener. Partout de l'or, du marbre, des palais éclairés, des fleurs, du feu, des jets d'eau, des parfums, des mélodies : c'est un rêve continuel. Le jour, des tentures de toutes couleurs ombragent les rues et les marchés; on dirait un vaste plaid tendu pour tempérer les rayons d'un soleil brûlant. Grâce à cette précaution, un peu-

ple vif et joyeux circule à toute heure sur des trottoirs de marbre et de pierres blanches comme de l'albâtre, qui font ressortir ses vêtemens de soie de couleurs brillantes et variées.

C'est une fête continuelle. Vous ne faites pas un pas sans voir quelqu'un qui s'amuse. Je ne sais pourquoi je me figure qu'on ne travaille jamais à Séville. Il y a pourtant un commerce assez actif, un beau port, des magasins somptueux et peu de voleurs. Il n'en est pas de même dans toute l'Andalousie. Enfin, j'en suis parti enchanté et répétant avec les Espagnols : *Quien non ha visto Sevilla non ha visto maravilla* (qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille). Je voudrais la revoir; mais ce serait acheter ce plaisir par bien des privations et des désagrémens s'il fallait faire le voyage par terre.

N.° 18.



Gravé d'après les dessins de l'auteur

Cordoue.

N° 18. Cordoue.

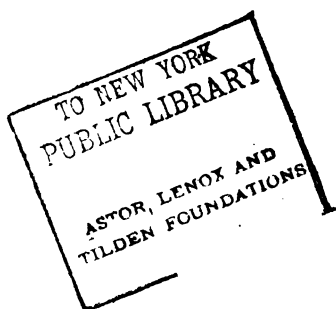
Encore ici des merveilles ; mais elles n'y sont qu'en souvenirs. La mosquée, seul monument intact qui reste de la domination des Maures, atteste l'immense population qui vivifiait cette belle cité au temps de sa splendeur. On n'a pas d'idée d'un plus vaste temple: trois cent soixante-cinq colonnes espacées en soutiennent les voûtes; et les nefs, ne recevant la lumière que d'en haut par des ouvertures circulaires, tiennent tous les objets précieux qu'elles renferment, dans un jour mystérieux qui les fait valoir, et donne à ce bel édifice le caractère religieux qui lui convient. Toutes ces colonnes, d'un seul morceau, diffèrent entre elles de matière et d'architecture : l'une d'elles est en soufre. Tous ces marbres variés sortent des carrières des diverses *sierras* de l'Espagne.

Ce furent des éléphans, dit-on, qui en exécutèrent le transport; une défense de l'un de ces géants, transformés en bêtes de somme, subsiste encore, suspendue par une chaîne d'or dans une des chapelles de la mosquée.

Cordoue est à bon droit renommée pour la

beauté de ses chevaux ; c'est elle qui fournit ces coursiers si maniables, à crins flottans et aux allures si douces. On ne peut faire ainsi l'éloge de leur bonté; malheureusement ces superbes animaux ont en général peu de fond. On en voit qui, pleins encore de grâce et de tournure, sont voués au combat du taureau, et ce ne sont que les chevaux ruinés qu'on sacrifie dans ces jeux barbares. C'est à Cordoue que j'en ai été témoin pour la première fois; car, malgré l'horreur qu'ils inspirent, on y retourne. L'espace me manque pour en donner une description exacte et détaillée : j'y reviendrai peut-être dans un supplément.

Le costume seul des picadores m'a frappé. Ce sont ceux qui, à cheval, attendent et piquent le taureau; le choc qu'ils éprouvent des coups de lance qu'ils donnent à cet animal furieux les renverse chaque fois ainsi que leur monture. C'est pour cela qu'ils portent des pantalons de daim rembourrés de laine et de liége, ce qui, joint à un immense chapeau gris dont ils s'affublent, leur donne un aspect fort étrange. Le picador doit monter sur sa bête jusqu'à ce que celle-ci expire, ce qui n'arrive souvent que lorsqu'une partie de ses intestins a déjà couvert l'arène. J'en ai vu fournir encore deux courses dans cet état déplorable, et la foule d'applaudir.


TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

N.° 19.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Ecija.

N° 19. Ecija.

Bien m'en prit de m'être un peu trempé de férocité au combat de Cordoue. Un spectacle plus révoltant m'attendait à Ecija, grande et belle ville, où nous vînmes attendre le passage du prince. Ecija, surnommée à juste titre le poêle de l'Andalousie, à cause de l'excessive chaleur qui y règne pendant la plus grande partie de l'année, mérite aussi le surnom de *tierra de los ladrones* (patrie des voleurs), qu'on lui donne également. Sur quarante mille habitans qu'on y comptait autrefois, il s'y trouvai à peine cinq à six mille individus non tarés ; aujourd'hui que la population est diminuée des deux tiers, la même proportion doit exister ; il m'a semblé pourtant qu'il y avait une bien grande quantité de palais ou de maisons de belle apparence; ce ne serait pas une raison.

C'est dans une de ces spendides demeures que j'ai assisté à l'orgie la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer ; une femme, non, une horreur ; la comtesse..... si je tais son nom, c'est pour ses enfans qui ne méritaient pas le châtiment d'avoir une pareille mère ; cette monstrueuse bacchante

forçant devant nous sa fille à toucher du piano pendant qu'ivre de fureur, de liqueurs fortes qu'elle buvait à grands verres, et de tabac dont elle fumait dans sa soirée trois ou quatre cigarres, dansait avec son majordome le fandango d'une manière que sa taille et son état rendaient des plus grotesques, et en poussant des cris de sang contre ses compatriotes qui n'étaient pas de son parti. Elle voulait, disait-elle, solliciter du roi la faveur de porter le coup mortel à Riego.

Qu'on s'étonne, après cela, de ce qu'un tragédien, qui oublie de se munir d'une vessie pleine de sang pour la percer au moment de la catastrophe, soit sifflé, hué, et reçoive souvent des outrages sanglans pour avoir oublié de l'être.

Je suis logé chez le marquis ***, brave et digne enfant d'Ecija ; il me vole un petit peigne d'or et de nacre, j'en ai la preuve ; il jure ses grands dieux, son honneur. Je le répète, nous sommes à Ecija. Le marquis est absolutiste, avare et joueur. Je me venge en lui amenant à dîner cinq constitutionnels affamés, et je lui apprends l'écarté.

C'est la chemise de Nessus.

N.° 20.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé.*

Fuentes.

N° 20. Fuentès.

Je suis envoyé en courrier pour commander les escortes du prince. On court mal sur des selles mauresques, dont le troussequin et le pommeau vous blessent alternativement l'épine dorsale et le creux de l'estomac à chaque réaction de l'avant et de l'arrière-main du cheval. Il faut y être accoutumé ; et cette habitude ne se prend pas sans humeur au bout de cinq à six lieues : c'est dans cette disposition que j'arrive à la poste de Fuentès, et j'ai encore un long trajet à faire en peu de temps.

Des chevaux ! — Je n'en ai pas pour vous, me répond insolemment le postillon à la pelisse d'agneau représenté n° 20; et il continue à vanner son orge. — Des chevaux, morbleu ! et la lame de mon sabre brille en même temps que les réaux, prix de la course que je remets à son confrère. Ils causent entre eux dans un idiome que je n'entends pas : c'est, je crois, celui des *gitanos*. J'ai des chevaux; je pars. Mon postillon, aux cuisses longues et maigres, me précède. Nous allons bien; mais il quitte la grande route, sous pré-

texte d'abréger la traite. Il peut m'égarer à dessein. Il fait grand jour; nous sommes en plaine, je prends des points de repaire à l'horizon : avec cela on ne se perd jamais. Tel est pourtant le projet de mon guide, qui met pied à terre, s'étend sur le gazon, et refuse d'avancer, si je ne double le prix du tarif. De l'argent, ou je reste. — *Un plomo* (du plomb), est ma réponse; et soudain mes pistolets sont armés : le voilà regrimpé sur une rossinante qui ne marche pourtant pas mal, et en route.

J'ai su par un cuirassier que ce postillon était coutumier du fait; car il lui avait joué pareil tour peu de temps après : c'est encore un enfant d'Ecija. Mais cette fois il n'en fut pas quitte à si bon marché; car, après avoir fait feu sur lui et l'avoir manqué au moment où il voulait fuir, le cuirassier l'atteignit, et le laissa moulu de coups d'un knout dont il était muni pour le voyage. Mais il y a de la ténacité dans ces têtes-là; ce postillon ne mourra sûrement pas d'une fluxion de poitrine.

des-
ine,
avec
t le
s'é-
e ne
ste.
ou-
apé
pas

on
ué
un
tte
ui
ir,
de
le
s-
e



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

La Portugaise.

N° 21. La Portuguesa.

C'est une des plus petites colonies fondées en 1767 dans l'Andalousie; elle ne se compose que d'un très-petit nombre de maisons bâties à l'allemande. Je n'en ferais pas mention, si ce n'était l'endroit où j'ai été le mieux à même d'observer cette classe d'hommes qu'on nomme *zagales*, d'un mot arabe qui signifie jeune, vigoureux. Il faut l'être en effet pour tenir au métier qu'ils exercent.

Comme tous les hommes de cheval de ce pays, tous ceux qui tiennent à la maréchalerie, aux maquignonnage et charriage en général, les zagales sont de cette *caste gitane* dont j'aurai l'occasion de parler plus en détail. Cependant les zagales proprement dits, dont on emploie communément la dénomination générique pour désigner leurs fonctions, qui sont celles de conducteurs de mules, les zagales, dis-je, n'ont point cette paresse apparente de leurs confrères les tireurs de cartes, brocanteurs, courtiers, etc.

Leur activité est au contraire prodigieuse. J'ai

vu celui dont le croquis est joint à cette note conduire un attelage de huit mules à la voiture de S. A. R. le duc d'Angoulême, que j'escortais. Elles étaient toujours au grand trot, et le plus souvent au galop. Il les suivait à pied, appuyé sur le garrot de la dernière de gauche, et les dirigeait à la voix, les excitant par des paroles flatteuses ou par des invectives, si le premier moyen ne réussissait pas.

Sans guides pour les faire tourner à droite ou à gauche, il ne se servait que de petites pierres qu'il lançait avec une merveilleuse adresse à l'oreille droite ou gauche de l'une des mules de devant, et redressait ainsi tout l'attelage sans jamais manquer son but. La traite était de cinq lieues, pendant lesquelles ce conducteur étonnant ne s'est reposé qu'un quart d'heure en trois fois, en s'élançant avec grâce sur la grande volée, d'où il descendait avec la même agilité, quand il avait repris sa respiration.

Comme on doit le penser, le costume de ces gens est on ne peut plus léger : le petit chapeau andalous noué sous le menton, une petite veste de toile nommée jaquette, une ceinture, et la culotte de nankin ou de tricot boutonnée sur le côté, et dont deux boutons seulement, celui du haut et celui du bas, sont mis. Ils ont en dessous un caleçon et une chemise à jabot en toile d'une

éblouissante blancheur, des bas rarement tirés, et des espardilles.

C'est, au reste, le costume de presque tous les paysans dans les grandes chaleurs. Le même soir je rencontrai le zagal repartant avec ses mules.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur *Lith. de Langlumé*

Carmona.

N° 22. Carmona.

Il faut voir à Carmona la porte de Séville : c'est un de ces prodigieux amas de pierres et de ciment que les Romains semblent avoir amoncelés pour défier la faux du Temps. C'est là que les peintres amateurs de pierres de taille peuvent aller faire des études de tons chauds et variés : on peut dire que le brûlant soleil d'Andalousie a mis un caramel sur ce vieux monument. On remarque à Carmona les vestiges d'un château mauresque sur une éminence assez élevée. Les habitans sont peu instruits à cet égard. Les *gitanos* surtout, quand on les interroge, vous répondent avec un soupir : *¡Los Moros!* Vous, homme à imagination romanesque, vous voulez voir un poëme dans ce mot : ce soupir, s'exhalant d'une poitrine africaine, èst la plus éloquente apologie des ancêtres fameux de celui qui s'y abandonne. Pas du tout; c'est qu'il n'en sait pas davantage; c'est qu'il a entendu dire à son père *¡los Moros!* en soupirant, et voilà tout ce que vous obtenez.

Je fis connaissance à Carmona d'un homme

qui m'y fut fort utile. Ancien compagnon d'armes du marquis de La Romana, il avait eu aussi ses jours de bravoure, ce qu'attestaient plusieurs décorations, qu'en véritable Espagnol il portait toujours dans leur plus grand format. Lieutenant-colonel retraité, ce qui ne veut pas dire qu'il eût pour cela de quoi vivre, D. R*** trouvait le moyen de faire subsister une famille nombreuse honorablement, non pas peut-être aux yeux des orgueilleux, mais bien à ceux de tout homme juste et raisonnable. Il enseignait le matin les deux premiers livres de mathématiques de Bezout; dans le jour il donnait des leçons de français, qu'il parlait assez correctement avec un petit accent lorrain à faire plaisir, car il était resté trois ans prisonnier à Verdun, et le soir son violon ou sa guitare mettaient en danse toute la jeunesse du pays, le tout pour la modique somme de 15 réaux par jour; ce qui fait 3 fr. 75 cent. Mon ami R*** avait été traduit deux fois devant le tribunal de la très-sainte inquisition, comme prévenu d'introduction de livres d'instruction élémentaire dans sa patrie. C'est encore un de ceux que j'ai défigurés, et dont j'ai gardé copie. Je le plains de bon cœur d'être si ressemblant. Si j'avais pu peindre son caractère et son âme, ce serait un Adonis. Ce bon R***! je le vois encore renversant sa tête et ouvrant sa bouche immense,

comme faisait le nain muet de *Norna*[1], dont il avait du reste assez la tenue. C'est alors que, se souvenant avec délices des anis de Verdun, il semblait en attendre une pluie du ciel : c'était un des plus doux souvenirs qu'il eût conservés de son séjour en Lorraine. Pauvre garçon! mais aussi nain et pauvre, ce sont deux vilains défauts dans ce pays.

[1] *Le Pirate* de Walter Scoot.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur — Lith. de Langlumé

Utrera.

N° 23. Utrera.

Ce n'est pas seulement sous la jaquette et la résille qu'on trouve en Espagne des Figaros; ils se fourrent jusques sous le froc, et, bien qu'ils n'aient pas l'air aussi leste et aussi ingambe que le *factotum della cita,* ils ne sont pas moins adroits que lui. Témoin fray Antonio, organiste des moines bleus à Utrera. Certes, sous ce vaste *sombrero* et cette ample soutane ornée d'un cordon blanc et d'un cœur d'écarlate, on aurait peine à reconnaître un messager d'amour, un chirurgien, un troubadour et une foule d'autres petites professions qui peuvent, à ce qu'il paraît, s'allier parfaitement avec les macérations du cloître. A toute heure du jour on rencontrait Antonio roulant son gros corps par la ville; il prétendait que c'était pour faire fondre cette obésité, si rare chez ses compatriotes, excepté dans les couvens : c'était la boule de Sysiphe toujours en mouvement. Boule, tu rouleras jusqu'au fond de l'enfer, lui disait-on souvent; et, comme il était bon diable, il ne prenait pas cela trop mal. Jamais la figure d'Antonio ne chan-

geait d'expression : c'était toujours une masse charnue d'une forme de convention, qui ne s'animait pas plus lorsqu'elle mêlait sa voix aux psalmodies sublimes de son chapitre, que lorsqu'on l'envoyait chez quelque belle pour la disposer en faveur d'un soupirant, à l'aide de quelques livres de bonbons, d'un billet doux ou d'un bouquet; car Antonio cultivait des fleurs qu'il faisait payer fort cher, sans doute dans l'intérêt de la morale. Nous avions entamé avec lui quelques pourparlers pour l'établissement d'un tarif, dont la teneur eût été fort piquante : tant pour une rose prise à domicile; tant pour la même rose portée par dom Antonio. Notre départ précipité arrêta l'exécution de ce projet original.

Utrera est un grand village de poussière, entouré d'oliviers et d'aloès. On y fait un grand commerce d'huiles. La terre y est, comme dans toute l'Andalousie, d'une fertilité prodigieuse. J'y ai passé quelques belles nuits, car dans le jour c'était l'huile bouillante, et l'on ne rencontrait dans les rues que des adjudans-majors, des chiens sans maîtres et fray Antonio.

24.



Calqué d'après les dessins de l'auteur

Lith. de Langlumé

Montellano

N° 24. Montellano.

VOICI le prototype du paysan andalous : le justaucorps de drap noir à manches de peau de chevreau préparée à Cordoue, comme la culotte et les bottines, la ceinture ou *faja* de soie jaune, un gilet et du linge d'une blancheur éblouissante, la barbe et la cadenette (*trueno*) bien faites, les favoris peignés et taillés avec soin, le tout surmonté d'un petit chapeau tout rond, et souvent orné de verroteries et d'images de la Vierge : telle est sa tenue, quand il se rend à la ville prochaine pour vendre à vil prix les plus délicieuses oranges, les plus doux melons et les figues les plus vermeilles qu'on puisse imaginer. La baguette (*vara*) qu'il a coutume de placer derrière ses reins au moyen de la ceinture indique que le *burro*, son âne fidèle, l'attend dans un coin de carrefour en mâchant quelque écorce de pastèque, et sans autre lien que sa soumission naturelle. Le ruban de couleur vive dont un bout sort de la poche gauche de notre *forastero* est la fermeture d'une petite bourse de soie, où il renferme non ses réaux, mais, ce qui est bien plus pré-

cieux pour lui, une pierre, un briquet, de l'amadou d'aloès et de petits carrés de papier pour faire des *cigaritos*. Ce petit sac, nommé *bolsillo*, est toujours un présent de rigueur de la part de la préférée. De retour à son *cortigo* (sa ferme), le paysan quitte cet appareil de fête, et, vêtu seulement de sa chemise et d'un caleçon, il se met à travailler tout à la fois pour son *pajar* et le moulin.

Le *pajar* est le lieu destiné à recevoir la paille hachée, unique fourrage que mangent les chevaux en Espagne. Cette double opération de hacher la paille et d'en extraire le grain se fait en même temps au moyen d'une espèce de herse plane qui, au lieu de dents, est garnie de cailloux tranchans, incrustés avec du ciment sur la surface inférieure. Cette herse, que le paysan charge de son propre poids en montant dessus, est traînée par quatre ou six jumens, qui manègent ainsi sur les gerbes étalées en rond sur une aire préparée à cet effet. J'ai vu de ces quadriges champêtres dirigés par la seule voix de leur conducteur. Dans le temps des battages, la campagne est couverte de ces cirques qui rappellent la gymnastique équestre des anciens. Il y a dans tous les travaux agrestes des paysans espagnols quelque chose qui sent la mollesse et l'indolence; ils seraient incapables de supporter les fatigues

des habitans de nos campagnes. Si cette inertie est un effet de la température ardente dans laquelle ils vivent, elle naît aussi de cette terre généreuse, qui n'a besoin que d'être chatouillée par ses enfans pour leur sourire : c'est à Montellano, joli village de la *Sierra de Gibalbin*, que je me suis trouvé le mieux à même de faire ces observations.

N.° 25.



Cœuré, d'après les dessins de l'auteur — Lith. de Langlumé

Lebrija.

N° 25. Lebrija.

Sicelides musæ, paulò majora canamus ....

Il s'agit ici d'une visite à un personnage. Tout annonce sa présence dans la ville de Lebrija, où nous passons pour aller prendre nos cantonnemens après l'affaire du Trocadero. Les rues sont encombrées d'immenses et lourds carrosses; on ne voit que mules, chevaux et livrées: c'est vraiment le passage d'un prince; il faut aller le voir. Nous sommes introduits dans un vaste salon sans meubles, à l'extrémité duquel figure seul, debout et découvert, un gros et grand monsieur en habit brun, n° 2, c'est-à-dire demi-usé, pantalon de nankin lavé, et bas de soie et souliers, en somme le costume sentait la demi-solde: mais l'habit ne fait pas le moine, comme le prouve la note sur Utrera. Ce quelqu'un porte le grand-cordon de l'ordre de Charles III. Notre colonel se croit obligé de lui adresser un compliment, auquel il n'est répondu que par un bruit sourd, qui s'échappe avec effort d'une large poitrine. Le silence qui lui succède est de nouveau rompu

par une demande de prendre congé; même réponse de la part du gros monsieur : à peine étions-nous au bas de l'escalier, qu'elle était dans la bouche de tous nos jeunes officiers. Les alimens sont excessivement gazeux en Espagne.



Couvé d'après les dessins de l'auteur *Lith. de Langlumé*

Xerès.

N° 26. Xerez.

Tel que vous le voyez, ce bon vigneron a déjà sa tasse de chocolat sur la conscience. Il y a loin de cet agriculteur aux fashionables qui vont prendre le même à-compte chez Tortoni six ou sept heures plus tard; car à peine les premiers rayons du soleil viennent-ils de dorer les riches coteaux de Xerez. Cependant, ajustez sur cette figure une coiffure à *la Plaisir*, une cravate *crocante*, un double gilet de satin broché; substituez le pantalon serré à cette culotte de gros velours, un habit mordoré à cette houpelande, et des bas à jour à ces lourdes bottines, et vous aurez un dandy qui en vaudra bien un autre : demandez plutôt à ces dames, qui protégent spécialement la culotte courte. Rives parfumées du Guadalete, vous qu'embellissent l'oranger aux fruits d'or et le rubis de la grenade, vous retentissiez souvent des chants que faisait naître le jus divin des ces côtes fertiles : là point d'amour s'exhalant en soupirs, partout la vive chansonnette; pour dire à sa belle qu'il l'aime, le vigneron vous la barbouille d'un gros baiser, qui laisse sur ses joues les livrées de Bacchus. C'est seulement pour les en

effacer, fleuve limpide, qu'on lève ici un impôt sur tes ondes. Ces fruits, ce vin délectable, serviront seuls à nous désaltérer. Ce paysan ne s'éloigne point de sa maisonnette sans emporter sa *botta* (petite outre en peau de bouc) pleine pour ses besoins du jour; quelques croûtes de pain, un ail et des cigarres : voilà ses provisions jusqu'au soir. Sans doute alors rapporte-t-il à sa femme la longue feuille d'un de ces hauts palmiers que celle-ci fera bénir le dimanche suivant, et laissera porter à son fils aîné en manière de trophée; puis il lui chantera une vieille ballade, en s'accompagnant de ses doigts sur une table d'un bois léger et sonore. Bons habitans!... Certes, la vigne est un présent du ciel; partout où elle naît, elle porte avec elle le contentement et la gaieté.

Xerez est une charmante ville; ses vins sont la principale branche de son commerce, assez considérable du reste en laines, fruits, passementeries, etc.

La vigne ne s'y cultive pas comme en Italie, en France, et même certaines autres contrées de l'Espagne; elle y vient fort basse et menue, et le fruit est à grains fort petits et clairsemés.

On montre aux portes de Xerez le champ de bataille où périt Roderic, dernier roi des Goths, au commencement du huitième siècle.

npôt
ser-
s'é-
r sa
our
in,
us-
sa
al-
ni-
re
l-
e



Gravé d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé*

Sta. Maria.

N° 27. Puerto Santa Maria.

C'est une jolie ville que le port Sainte-Marie. On y retrouve de la vie et plus d'activité que dans toutes les autres cités de l'Espagne. Sa proximité de Cadix y met plus de manières, on pourrait dire européennes, qu'on n'en trouve dans le centre de l'Andalousie, où tout porte un caractère africain. C'est cependant à Sainte-Marie qu'on a conservé le plus de traditions des Maures, et qu'on en parle d'une façon un peu plus satisfaisante pour les curieux. On retrouve là cette facilité pour les langues étrangères qu'on ne s'est même pas avisé de chercher en traversant la vaste péninsule. Plusieurs personnes, des femmes même y parlent correctement le français, l'anglais, l'allemand et l'italien : c'est un morceau d'Espagne civilisé. Il y a pourtant des combats de taureau, et un théâtre qu'ensanglantent trois fois par semaine Oscar, Hérode et Macbeth, à la grande satisfaction des premières loges. Quant au parterre, il fume, et le nuage qui s'en échappe ne lui permet de voir ces horribles scènes qu'à travers la vapeur parfumée du havanne ou du brésil.

Ce fut dans cette ville que mon régiment vint prendre ses quartiers d'hiver. Il n'y est resté, en alternant tous les six mois avec Chiclana, que jusqu'en 1828. Plusieurs officiers s'y sont mariés... Grand bien leur fasse! Au reste, je me suis laissé dire qu'il valait mieux avoir une Andalouse pour femme que pour maîtresse. Pour moi, je pense que, dans l'un ou l'autre cas, je choisirais une Française. Non loin de la ville est un vieux fort nommé Santa-Catalina : c'est le but d'une cavalcade le jour de la sainte de ce nom. Tous les *majos* s'y rendent dans de brillans costumes, dont l'élégance n'éclipse pas la recherche qui se fait remarquer dans l'équipement mauresque des coursiers agiles dont les traces légères sillonnent la plage; car cette course a lieu sur le bord de la mer : ainsi, tout en prenant carrière sur un sable aride comme le désert, on a d'un côté l'immensité de l'Océan, et de l'autre des bosquets odorans d'orangers, de citronniers et de myrtes, où se jouent le caméléon changeant et le lézard aux écailles d'émeraudes. Je ne sais jusqu'à quel point on peut appeler ce beau reptile l'ami de l'Homme; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'en est pas l'ennemi, et que sa présence ne m'a jamais privé de goûter un doux repos sous ces ombrages parfumés.

N.° 28.



Coeuré d'après les dessins de l'auteur. Lith. de Langlumé.

Trocadéro.

N° 28. El Trocadero.

C'est parce que ce nom est devenu populaire par la bataille décisive qui mit fin à l'expédition d'Espagne, que je le cite dans ces notes; car le lieu qui le porte n'offre rien de remarquable. Séparée de la péninsule par une coupure (*cortadura*) que les marées remplissent, cette île formait un point isolé; et pour ainsi dire une redoute en avant de Cadix, un ouvrage avancé dans sa baie. On a assez dit comment nos grenadiers l'emportèrent, et comment s'y défendirent les braves artilleurs espagnols. Lorsque je visitai ce champ de bataille, la terre noircie de leur sang l'attestait encore. Pour moi, j'y ai fait une guerre bien plus innocente, mais non moins meurtrière. Ancré, je ne sais trop comment, dans les affections d'un moine que le vulgaire nommait *Tio*[1] *Concha* (père Coquille), je devins son compagnon favori

[1] *Tio* en espagnol signifie oncle, mais le peuple se sert de ce mot en acception triviale pour dire le père un-tel, et ne l'adapte qu'à un vieillard qui n'a pas toute la gravité de son âge.

de chasse, faveur dont il n'était pas prodigue, mais qu'il accordait pourtant assez volontiers aux Français. Concha était le plus grand destructeur de lapins qu'on puisse voir, et il avait affermé toutes les terres dépendantes du Trocadero, où ces animaux formaient des fourmilières. On les y rencontrait par bandes de cinq ou six : c'était presque une chasse royale. Le jour de l'ouverture de la chasse, nous en tuâmes quatre cents paires; il est vrai que nous étions quatorze ou quinze chasseurs : pour ma part, j'en mis à mort une cinquantaine. Un jour Concha me mit au fait de l'origine de son nom. J'avais fait son portrait en costume de chasse, et, comme il le trouvait *idéntico*, ce qui était un éloge complet, j'en gardai une copie, que je joins à cette feuille. Il crut me devoir en reconnaissance de m'admettre dans sa confiance intime : me prenant donc par la main et s'éloignant des autres chasseurs, il me conduisit par un détour à une petite cahutte de paille construite parmi des genévriers. Là, me pressant avec force contre son cœur: Mon ami, me dit-il, vous venez de vous couvrir de gloire : vous n'avez pas manqué un seul de vos coups, chose que je n'ai jamais vue parmi vos compatriotes. Il est juste que vous obteniez une distinction que je n'accorde à personne; de plus, vous m'avez mis à même de décorer ce palais champêtre du por-

trait de son roi : venez vous-même en faire hommage à sa reine. Nous entrons : une feuillette de vin de Xerez, deux chaises et Juanita composaient tout le mobilier de cette maison rustique. Juanita était jolie, et ne se tenait là que pour ouvrir la porte et garder quelques chèvres d'Angola, qui paissaient autour de cette case : rien en cela que de très-naturel; mais ce qui faillit me faire perdre la tête, ce fut la marraine de mon hôte, une immense coquille aux couleurs d'opale qu'il me fallut emplir à la futaille et vider dans mon estomac, que je n'aurais jamais cru assez vaste pour recevoir tout son contenu. Concha en fit autant, et recommença avant de partir. Il ne rentrait jamais en ville qu'entouré d'un trophée de sa chasse, qu'il portait en banderole : c'est du reste la mode du pays.

N.° 29.



Gravé d'après les dessins de l'auteur — Lith. de Langlumé.

Chiclana.

N° 29. Chiclana.

Chiclana est dans un site si riant, que ce lieu fut choisi par les habitans de Cadix pour y bâtir des maisons de campagne : de là une ville construite au pied des dernières croupes sud-ouest de la Sierra de Ronda, et rangée en amphithéâtre devant l'Océan. Chacun des petits palais qui composent cette cité champêtre réunit aux douceurs qu'on trouve dans une grande ville les agrémens de la campagne : ainsi de beaux jardins, de petites métairies, dont quelques-unes imitent les chalets de la Suisse, et au milieu de cela toujours les ombrages parfumés des arbustes méridionaux qui invitent au repos et à la volupté. Mais que de contrastes pénibles empêchent l'observateur de s'abandonner aux séductions de ces beaux lieux! C'est en allant les visiter que, traversant la place de Puerto-Real, je vis en plein jour un Espagnol tomber sous le couteau de son ennemi, sans que cet évènement causât la moindre sensation sur vingt personnes qui les entouraient, et qui laissèrent un libre passage au meurtrier, qui se retira gravement en se drapant de son large man-

teau; à peine se présenta-t-il deux hommes pour enlever le corps de sa victime, et moi je continuai ma route, contraint de réprimer les élans chevaleresques qu'une âme généreuse ressent en pareil cas. Je me souvenais de l'avertissement que m'avait donné une dame à qui je donnais le bras quelques jours avant, lorsqu'en sortant du spectacle, un homme percé de coups vint tomber à mes pieds, au milieu d'une foule et sous les yeux d'une garde militaire assemblée, qui n'y prit seulement pas garde. J'étais furieux; je voulais courir sur les traces de l'assassin. *¡Quieto! quieto!¡* (restez tranquille), me dit-elle : dans ce pays, ne vous mêlez que de ce qui vous est personnel. En réfléchissant sur ce que cette froide maxime avait d'horrible en un pareil moment, je restai pétrifié comme un chasseur qui, dans sa course rapide, s'arrête avec effroi sur le bord d'un abîme.

Arrivé à Chiclana, je rencontrai une gitane, qui s'offrit à me tirer mon horoscope. Vêtue d'une longue robe de cotonnade rose et emmitoufflée dans une espèce de châle d'étoffe bariolée et dentelée, elle me regardait attentivement, appuyée sur un long bâton d'olivier. L'air mystérieux qu'elle prenait dans ses attitudes, son regard fauve et son teint cuivré, que rien n'empêchait de remarquer sur ses jambes et ses bras, donnaient à cette grande figure tout l'aspect de

ces personnages dont sir Walter Scott se sert comme de repoussoir dans ses gracieux tableaux. J'interrogeai cette sibylle sauvage, qui me prédit... ce qu'elles prédisent toutes : la vie, heur et malheur.



Cause d'après les dessins de l'auteur — *Lith. de Langlumé*

Cadix.

N° 30. Cadix.

Sur cette terrasse carrée, où l'ananas à l'aigrette piquante semble croître au milieu des dalles de porphyre et de jaspe, voyez-vous cette jeune Gaditane au pied léger? Que fait-elle seule sur cet observatoire? elle qui bien plutôt semble faite pour attirer les regards des petits-maîtres de la place Santo Antonio, serait-elle donc avec tant d'attraits exempte de coquetterie? Non, c'est l'excès contraire qui la porte à venir ainsi jouir du beau spectacle dont on peut se récréer la vue sur toutes les plate-formes des maisons de Cadix.

On a signalé un navire venant de Canton, et Feliciana veut être la première à sauter dans une chaloupe dès que ce bâtiment aura jeté l'ancre, la première elle montera sur le bord, la première elle fera déployer les riches étoffes et les babioles que rapporte le navigateur; Feliciana veut des prémices, et, à Cadix comme ailleurs, il faut s'y prendre de bonne heure. Je l'ai vue jeter dans la mer le reste d'une pièce de mousseline imprimée et des éventails qu'elle avait

achetés, afin que personne n'en eût comme elle.

Si Feliciana porte l'amour de la nouveauté et le goût de la parure à un degré presque inoui, si ce défaut m'a frappé en elle, il est une qualité qu'elle possède et qui a laissé dans mon souvenir une trace plus profonde encore, c'est sa bonté. Elle a peut-être oublié qu'elle a passé tout un jour, toute une nuit à préparer des appareils et à tricoter de ses jolies mains une paire de bas pour un militaire souffrant qui devait s'éloigner le lendemain; aucun intérêt étranger au désir de faire du bien ne la portait à cette action. Je le tiens de ce militaire, qui conserve soigneusement ce monument léger, mais durable, de sa bienfaisance.

Cadix est une des plus fortes places qui existent; ses différens siéges sont connus. Sa fondation remonte aux temps fabuleux; son commerce et sa position en font une des villes les plus importantes de l'Europe. On y a fait des folies en fait d'embellissemens, mais on n'en fera jamais un séjour agréable: il y a pourtant un beau théâtre et d'assez bons acteurs. J'y ai vu représenter avec pompe l'*Aline* de Berton et la *Gazza* de Rossini; traduits en espagnol ces deux opéra avaient conservé tout leur charme. On joue beaucoup à Cadix; il y a peu de promenades et presque pas de végétation. Quelques jardins po-

tagers fournissent de mauvais légumes venus dans le sable; les eaux y sont mauvaises; les seules qui soient potables y sont apportées du port Sainte-Marie. Cadix est la patrie du plus célèbre agronome de l'antiquité, Columelle.



Coloré d'après les dessins de l'auteur

Lith. de Langlume.

Algésiras.

N° 31. Algesiras.

J'eus la curiosité de visiter le camp de Saint-Roch, proche d'Algesiras, en allant sur la route de Cadix à Gibraltar; je voulais voir des guerriers espagnols, je ne vis que des mendians; plus loin ce n'étaient plus que des Anglais, dont la belle tenue et les manières nobles et urbaines contrastaient cruellement au milieu d'une armée presque sauvage qui étalait ses misères avec une sorte d'orgueil.

Il n'y avait pas plus de deux mois qu'on avait organisé plusieurs régimens espagnols à la française, entre autres celui de la Reine; tout avait été fourni d'après les modèles de notre infanterie légère, tout était neuf et des meilleures qualités; eh bien, lorsque je les vis, je n'eus d'autre modèle pour croquer l'uniforme de ce corps que le soldat ci-joint; c'était le mieux tenu de toute la bande. Plusieurs avaient vendu leurs armes ou les laissaient dans un état à ne pouvoir faire feu; les officiers eux-mêmes prenaient des congés sans permission et paraissaient aux revues avec des costumes de fantaisie, souvent ridicules jusqu'au

grotesque. Ils avaient eu pourtant de bons exemples sous les yeux, car jamais troupes ne furent plus constamment belles que celles qui composaient l'armée commandée par Monseigneur le Dauphin, dans cette expédition où elle se fit une réputation de discipline si bien méritée.

N.° 32.



Cœuré, d'après les dessins de l'auteur

Lith. de Langlumé.

Antequera.

N° 32. Antequera.

Une terreur panique nous procura la bonne fortune de connaître un des plus jolis pays et le peuple le plus spirituel de l'Europe. Une fausse alarme, causée à des corps de partisans par l'apparition de quelques détachemens de la division de Riégo, les porta à nous demander des renforts dont je fis partie; nous arrivâmes et ne trouvâmes rien qu'une assez jolie ville bâtie à mi-coteau d'une sierra qui sépare Grenade de Jaen, et qui borde une plaine des plus fertiles arrosée de mille cours d'eau dont les détours capricieux sillonnent de vertes prairies. Nous y arrivâmes un dimanche. Des groupes de jolis paysans vêtus d'une manière presque uniforme vinrent au-devant de nous : c'était à qui nous logerait et à qui entre eux se donnerait le plus de qualités pour nous décider en faveur de celui qui serait le meilleur. Ils portaient tous une *montera* ou petit chapeau d'arlequin en drap noir orné de velours de même couleur, une veste, une culotte et des guêtres de même étoffe que la coiffure, brodées en soie verte et

rouge, et si justes qu'elles laissaient parfaitement apercevoir les beautés athlétiques de ces vigoureux montagnards; ils avaient presque tous un beau manteau de soie gorge de pigeon et une ceinture jaune. Nous vîmes à peine leurs femmes qui passèrent la journée en prière, et le lendemain au point du jour nous prîmes une autre direction.



Gravé d'après les dessins de l'auteur.

Malagueña

N° 33. Malaga.

VILLE riche et florissante que sa situation au pied d'une montagne escarpée rend des plus pittoresques. On y trouve, comme dans tout le royaume de Grenade, une foule de vestiges de la domination des Maures, qui lancent votre imagination hors de l'Europe.

Le peuple de Malaga semble plus initié aux beaux-arts que celui des autres villes; on y rencontre une foule de dispositions naturelles chez les gens de la classe la plus commune: ce sont eux qui fabriquent ces petites figures de pâte coloriée dont les attitudes sont pleines de grâce et de naïveté. Les danses y sont plus expressives, les chants plus mélodieux et les costumes plus élégans que dans les autres royaumes. C'est là que j'ai vu danser la *cachucha* dans toutes ses grandes finesses. Une belle dame française, qui voyageait en Espagne à peu près à la même époque que moi, m'a assuré avoir joui de ce spectacle; je suis bien convaincu qu'elle se trompe, car si cela était elle n'en conviendrait pas. Rien de plus lascif que cette danse, rien de plus indé-

cent que le délire dans lequel elle plonge les spectateurs espagnols. Pour moi, je ne pus, malgré son étrangeté et l'espèce d'attrait dont elle vous charme, m'empêcher de voir tout ce qu'elle a de dégradant pour ceux qui l'exécutent; au reste, dans une société intime, les personnes du rang le plus distingué ne se font aucun scrupule de danser la *cachucha*, ces mêmes femmes qui se révoltent à l'idée d'un baiser sur la joue. Il est vrai que toute cette danse et ses attitudes semblent vous dire : *Mira ma non toca*.

N°. 34.



Gravé d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé*

Grenade.

N° 34. Grenade.

Je n'ai fait qu'y passer. Ancienne Elliberis, palais magique des rois maures, je n'ai vu qu'en courant tes obélisques innombrables et ta cour des Lions et tes marbres gigantesques; j'aurais donné tout mon voyage pour rester là huit jours, pour aller me reposer à l'ombre de ces grands souvenirs, dans ces lieux où le silence instruit, où les voix importunent, où la langue qu'on sait désenchante. Ces dalles brisées le furent peut-être sous les pieds du coursier de Gonsalve, ces taches noires sont peut-être le sang d'un Zegris ou d'un Abencérage; hélas! il s'en répand ici trop souvent pour le croire; cette terre n'est peut-être si fertile que parce qu'elle en est si fréquemment arrosée!

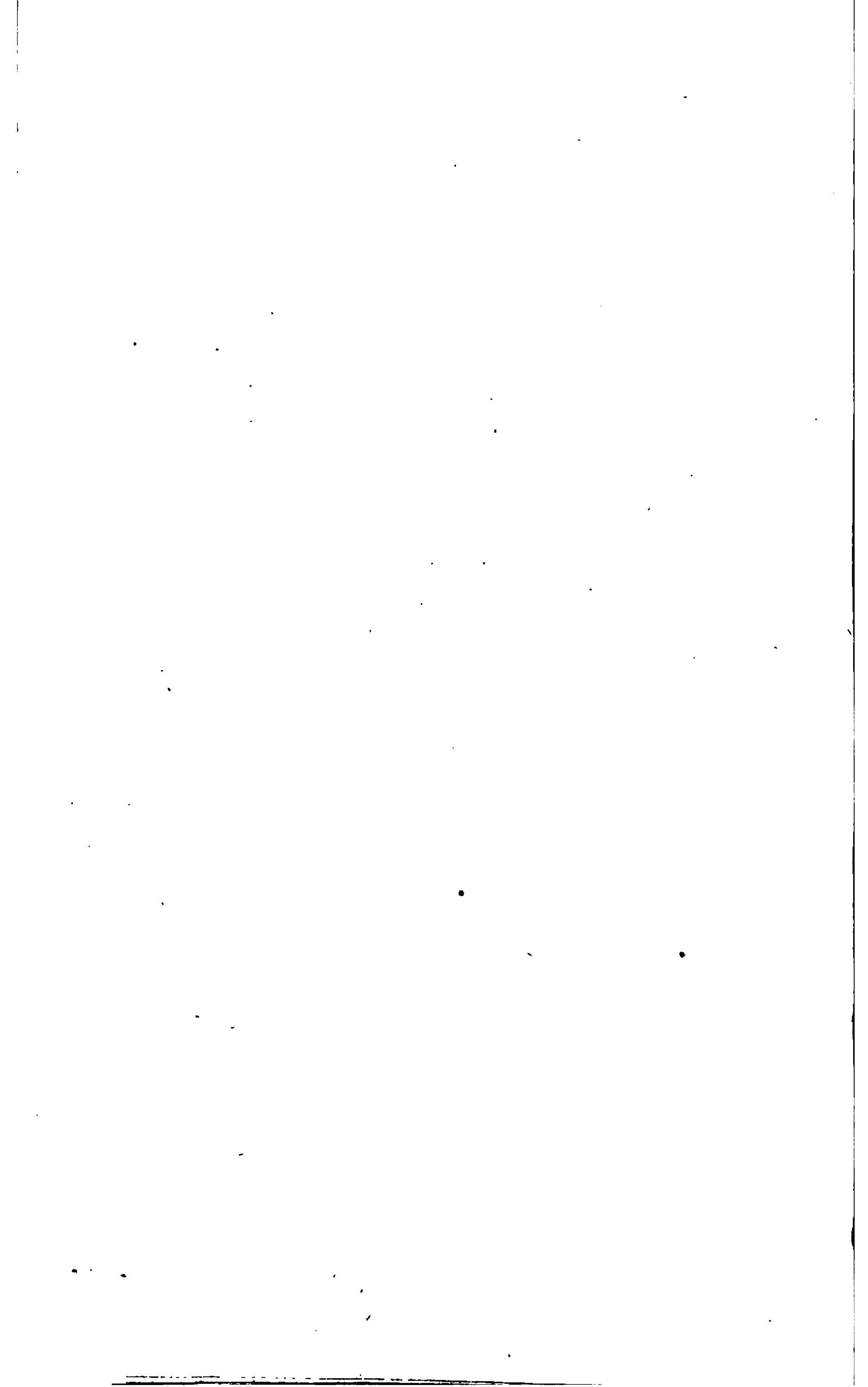
J'aperçois un camp de *gitanos;* il est temps d'écrire sur cette caste ce que j'en ai pu retenir. On ne sait pas au juste quelle est son origine; l'opinion la mieux fondée est qu'elle descend de quelques Sarrasins fugitifs échappés aux tueries qu'on en faisait lors de leur expulsion définitive; ce qu'il y a de certain c'est qu'ils n'en savent rien

eux-mêmes et qu'ils sont assez voleurs pour qu'on les croie de sang arabe. Réunis par bandes de quinze à vingt, ils ont des tentes sous lesquelles ils campent; ils vivent ainsi en nomades, entrent rarement dans les villes, surtout les femmes, y séjournent peu, et ne s'y introduisent jamais que pour commettre quelque escroquerie. Bien que vêtus comme les Andalous, les hommes sont faciles à reconnaître : leur teint brun, leur figure caractérisée, un certain je ne sais quoi qui sent le larron, font qu'on ne saurait s'y méprendre. Ils ont aussi une manière plus négligée de porter le manteau, toujours chez eux d'une couleur remarquablement éclatante. Les femmes vont presque nues; j'en ai vu les jours de marché faire des espèces de crêpes sur les places publiques, sans autre vêtement qu'une simple chemise sans manches. Bien qu'ils affectent un grand respect pour l'église catholique, ils ont assurément un autre culte qui leur est particulier comme leur langage, qu'ils ne parlent qu'entre eux et auxquels eux seuls sont initiés.

Les femmes sont d'une extrême habileté à broder de très-beaux bas de coton que leurs maris vendent fort chers. J'ai connu une dame qui, en ayant acheté une paire après l'avoir bien examinée, n'a plus trouvé qu'une poignée de crin dans le papier qui l'enveloppait lorsqu'elle

est rentrée chez elle. C'est un des mille tours qu'ils vous jouent. Maréchaux, cloutiers, serruriers, maquignons, courtiers, brocanteurs, vétérinaires, charlatans, bateleurs, médecins et sorciers, ils exploitent ainsi les villes et les campagnes par des professions bien opposées les unes aux autres. Un grand d'Espagne à qui je demandais s'il ne serait pas possible de réprimer leur vagabondage, me répondit : *Son piojos y pulgas* [1]. Il faut convenir qu'ici on a un grand respect pour ces insectes.

[1] Ce sont des poux et des puces.



N.° 35



Cauvé d'après les dessins de l'auteur — Lith. de Langlumé.

Jaen.

N° 35. Jaen.

¿*Conque, señor, cogeron vmds. el Trocadero'?* Ainsi vous avez enlevé le Trocadero? me disait, le 23 février 1824, ce vieil hidalgo qui lit un *diario* en compagnie de son lévrier; c'était être peu au courant des nouvelles, car il venait seulement d'en être instruit par une feuille publique qui avait déjà quelques mois de date. Cela et l'habit de maestrante que le noble vieillard avait déployé en faveur de notre présence dans la ville de Jaen me remit en mémoire ces braves conspirateurs de l'arbre de Cracovie qui, en 1814, se disaient mystérieusement : « *Monsieur, savez-vous que » ce drôle-là vient d'établir son quartier-général » à Schœnbrunn?* »

Le maestrante Vicente Geralde avait pourtant sa porte ornée d'une énorme chaîne d'acier poli qui y formait trois festons auxquels étaient suspendues trois lettres de même métal, A. R. L., ce qui signifie *alojamiento real* (logement royal). Toute maison ainsi décorée est exemptée de logemens militaires, le roi s'y étant reposé. Il paraît que ce n'était pas à son retour de Cadix

que Ferdinand VII avait honoré de cette faveur son fidèle sujet Vicente Geralde le maestrante.

La maestranza ou maîtrise n'est autre chose qu'une association de plaisir entre gens du premier rang dans chaque ville, comme cela existait en France avant la révolution, une espèce de chevalerie où, sous un costume convenu, on se livrait de certains jours à des jeux d'adresse et à des exercices de corps. En Andalousie, c'est particulièrement pour le manége et l'éducation des chevaux que ces réunions ont lieu. Il en existe encore une à Séville, aux jeux de laquelle nous avons assisté. L'uniforme est rouge, richement brodé d'or, mais à peu près de la même coupe que celui de mon immobile. Montés sur de superbes coursiers dont les sabots sont dorés, ces chevaliers, au nombre de quarante, exécutent avec beaucoup d'adresse des courses de bague et de tête à l'épée. Ensuite ils se livrent à un jeu de tradition arabe : parés chacun d'une aiguillette à la couleur de leurs belles, il s'agit de prendre au galop un ruban de même couleur dont l'extrémité ne sort que de trois pouces d'une roue qui tourne avec la plus grande vitesse. Plusieurs s'en acquittaient à la satisfaction générale; d'autres furent moins heureux; je ne pus savoir si à la fin de la course on appareillait les couleurs : il est plus probable

que chacun rentrait dans ses droits et ne recevait pour pénitence qu'un léger reproche de maladresse.

Don Vicente avait un fils qu'il aimait jusqu'au fanatisme, et, comme il arrive presque toujours aux pères qui ne calculent pas mieux la démonstration de leur amour, Lorenzo, qui en était l'objet, le justifiait on ne peut pas plus mal. Ce que son père exaltait le plus en lui, c'était son talent en musique et son bon goût en général ; on voulut m'en faire juge. Lorenzo fumait à ravir, il gardait la fumée pendant vingt minutes dans sa poitrine, qui me fit l'effet de lui réserver quelque mauvais tour pour se venger d'être ainsi mayencée. J'en jugeai par la voix de ce prodige, qui se mit à chanter sur un rhythme plaintif quelques *seguidillas* dont chaque vers commençait et finissait par une espèce de reniflement, accent particulier aux gens de Jaen; il s'accompagnait en déchirant avec des ongles en deuil les cordes usées d'une vieille guitare. Je me montrai peu curieux des échantillons de ses autres talens.

II.36



Cœuré d'après les dessins de l'auteur. *Lith. de Langlumé.*

Andujar.

N° 36. Andujar.

Ce nom illustré par un monument immortel de la munificence et de l'esprit tout français de notre auguste général ne saurait passer inaperçu dans ces notes. C'est à la lecture du décret d'Andujar que je me sentis réellement fier d'avoir figuré dans l'expédition d'Espagne et que je compris qu'il en pouvait résulter quelque gloire pour mon pays; mais, hélas! ces mouvemens généreux de mon cœur furent bientôt tempérés par le peu de succès dont furent couronnées les nobles intentions d'un prince qui aurait pu dicter des lois où il ne manifesta que des désirs. La France ignore les ovations que lui votaient tous les sages esprits de l'Espagne; le peuple lui offrait un trône solidement basé sur le socle de diamant d'une constitution, et plus d'une fois on vit flotter le pavillon sans tache au haut de la tour d'où l'on aurait volontiers plongé dans l'oubli les couleurs de Castille et celles de Riego. Il n'eût tenu qu'à vous, prince, d'avoir un beau royaume en attendant celui de France. Mais pardonnez le langage d'un soldat dont la vue en

politique ne va pas plus loin que la pointe de son sabre.

Andujar, comme toutes les villes un peu considérables d'Espagne, renferme plusieurs couvens d'hommes et de femmes : c'est dans un de ces derniers que nous allions souvent à la grille de la chapelle, dont à notre approche on ne manquait pas de soulever le rideau; c'est près de cette grille que nous surprenions de beaux yeux fixés ailleurs que sur les pages saintes. L'abbesse, vieux reste de beauté aragonaise, ne défendait pas une distraction à laquelle parfois elle prenait part elle-même; son long vêtement éclatant de blancheur, sa crosse d'ivoire, sa ceinture bleue et le triangle mystique brodé d'or qu'elle portait sur la poitrine lui donnaient l'air d'une prêtresse des vieux temps; du reste, la sévérité n'était point sur sa figure, et à son aspect s'évanouissaient de la mémoire toutes ces histoires sinistres des cloîtres de ce pays, malheureusement fondées sur des faits. J'ai presque retrouvé mon abbesse dans le premier volume, les délicieux *souvenirs* de M. le comte de Ségur.



Cœuré d'après les dessins de l'auteur

Lith. de Langlumé

El Visillo.

N° 37. El Visillo.

C'est un petit pays qui semble posé comme une borne entre la Manche et l'Andalousie. Je ne sais comment il se fait que nous n'y ayons aperçu que des femmes dans tout un jour que nous y avons passé; les hommes sans doute étaient aux champs, et notre séjour n'en a pas été moins agréable. Les femmes de ce village portent toutes le même costume: leur tête est constamment couverte d'un grand fichu ajusté en façon de mantille pour les garantir de l'air froid qui y règne à cause de la proximité des montagnes de la Sierra Morena; leurs cheveux, réunis en une seule tresse qui tombe tout naturellement par-derrière, ne se détachent pas du corset de drap noir qui leur sert de fond; un jupon de serge verte à gros plis achève leur costume; ce jupon est toujours bigarré de taches blanches qu'on y fait exprès avec de la craie qui se trouve en abondance dans le pays, et dont la propriété est d'enlever parfaitement toute espèce de taches. C'est en manière d'enseigne que les habitans sont ainsi mouchetés, et comme qui

dirait : avis aux gens tachés. Ce village est trop petit pour que nos munitionnaires s'y soient jamais arrêtés; eh bien, dois-je le dire? nous n'en sortîmes pas tous comme nous y étions entrés, sans taches. Pauvre Juana! pourquoi *le* suivis-tu? Pourquoi ce jour fut-il marqué pour ta défaite? Que devins-tu après une semaine d'étourdissement qui ne se passa pas sans outrages?... Et tu ne pus être vengée! Oh! que la croix d'honneur figure mal à de certaines boutonnières quand on connaît le cœur qui bat sous elle!



Gravé d'après les dessins de l'auteur — *Lith. de Langlumé*

Puerto la piche.

N° 38. Puerto Lapiche.

Nous voilà tout-à-fait dans la patrie de l'idéal paladin de la Manche, près d'Argamasilla, où son ingénieux auteur plaça son berceau, non loin des plaines de Montiel, où il brilla comme l'astre du jour dans sa première sortie, et au milieu d'un pauvre hameau, à Puerto Lapiche, où son malencontreux écuyer fut berné si vilainement. L'immortel roman est si connu dans ce pays qu'il n'est pas un des trois *venteros* (aubergistes) dont les *posadas* et leurs dépendances composent ce hameau, qui ne revendique l'honneur de ce fait pour son hôtellerie. *Aqui hicieron el manteado*[1], vous disent-ils chacun, et l'on ne sait auquel entendre. Je ne m'aviserai donc pas de donner là-dessus des notions bien positives ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut avoir séjourné dans ces caravansérails espagnols pour se faire une idée de ce que ce peut être.

Qu'on se figure une halle comme celles où se tiennent les marchés dans plusieurs villes et vil-

[1] C'est ici qu'eut lieu le saut dans la couverture.

8

lages de France : bêtes et gens s'y trouvent à l'abri de la pluie, à supposer qu'elle ne tombe que perpendiculairement, et jamais à celui du vent, qui n'a pas encore eu la fantaisie de souffler dans cette direction. Une espèce de petit sanctuaire étroit se trouve à l'une des extrémités de ce hangar; c'est là qu'est le feu et qu'on fait la cuisine, au moyen d'une poêle qu'il faut disputer au muletier, au comédien ambulant, à l'escopétero, espèce de brigand qui vous escorte en manière de sauve-garde moyennant une forte rétribution, et à maint autre coureur de grandes routes. Supposez que vous obteniez enfin le précieux ustensile, qu'y mettrez-vous à cuire? rien si vous n'avez apporté vos provisions. En revanche, le *posadero* aura la bonté de vous indiquer une maison située à une demi-lieue où vous pourrez trouver tout ce dont vous aurez besoin, c'est-à-dire un ou deux lapins dont vous ferez une gibelotte si votre talent culinaire va jusque là, autrement vous courrez grand risque d'attendre à la ville prochaine pour faire ce qu'on appelle ici un festin et en France un détestable repas. Vous payez à votre sortie de ces repaires, le pain, la place et ce qu'on appelle *el ruido* (littéralement le bruit), le dérangement que vous avez causé par votre présence; je trouve cet article de la carte ce qui peut le mieux ca-

ractériser la nonchalance de ce peuple. Le costume des *Manchegos* (habitans de la Manche) ne manque pas d'un certain pittoresque : couverts d'un justaucorps et d'un pantalon serré à pieds, ils mettent par-dessus une soubreveste en peau de buffle qui serait une bonne arme défensive. Je ne serais point étonné qu'une telle mode, qui ne peut être que fort ancienne, eût été continuée dans ce but de conservation. C'est à Santa-Crux, petite ville fort rapprochée de Puerto Lapiche, que se fabriquent ces épouvantables couteaux dont les Espagnols jouent si familièrement, et dont l'usage, quoique prohibé, se perpétue par défaut de police. *Soy defensor de mi dueno*[1], voyez-vous ciselé sur ces lames dont l'aspect fait frissonner; et pour qu'on ne puisse douter de leur destination, les vendeurs ont soin de colorer ces ciselures avec du vermillon. La figure annexée à cette note représente un paysan messager surpris par un de ces orages si fréquens dans ce pays.

[1] Je suis le défenseur de mon maître.



Croqué d'après les dessins de l'auteur — *Lith. de Langlumé*

Aranjuez.

N° 39. Aranjuez.

Séjour royal où le Tage se précipitant en une vaste cataracte forme l'ornement d'un jardin délicieux. Ce palais renferme plusieurs choses remarquables, entre autres, un cabinet où tout, jusqu'aux espagnolettes des croisées, est en porcelaine, provenant d'une manufacture que la jalouse politique des Anglais a détruite, de belles statues et une collection des plus beaux ouvrages de Morillos. Une salle d'attente n'est tapissée que de figures de mendians de ce maître, ce qui lui donne un aspect frappant de tristesse et de pauvreté.

La *casa del labrador* était un lieu de délices. Bâtie par le roi Charles III, cette petite maison, au milieu d'un parc immense, était une sorte de *Bagatelle*. Il y a de beaux restes de magnificence dans ce petit bijou; j'y ai revu avec plaisir quatre saisons peintes par notre Girodet, qui font cruellement jurer des peintures, leurs voisines, qui ne sont pas sans mérite, surtout les fresques de Lopez.

Le haras d'Aranjuez, quoique mieux tenu que

la plupart de ceux que nous avons en France, ce qui n'est pas beaucoup dire, n'est pas à comparer, dit-on, à ce qu'il était avant les dernières guerres qui ont déchiré l'Espagne depuis vingt ans. On y entretenait surtout une espèce de chevaux connue sous la dénomination de *hacas de la reyna*, haquenées de la reine, fort remarquables par leur souplesse, la délicatesse de leurs membres, la beauté de leurs formes et la singularité de leur robe, qui n'avait pas varié depuis un grand nombre de générations; c'est un isabelle foncé, ou bai doré excessivement clair.

C'est à Aranjuez que j'ai vu le Trappiste reconduit à son couvent par un détachement de lanciers dont l'uniforme est peint sous ce numéro, superbe corps qui, parfaitement équipé au retour du roi dans la capitale, six mois après était en guenilles et sans bottes.



Gravé d'après les dessins de l'auteur — *Lith. de Langlumé.*

Valence.

N° 40. Valence.

Je ne suis point allé dans cette ville, mais j'ai côtoyé le royaume qui porte son nom, et j'en ai vu plusieurs habitans qui parcourent l'Espagne en vendant des nattes d'un travail fort ingénieux et très-varié; elles sont d'un usage général en Andalousie, où presque tous les planchers en sont couverts. Ce n'est que pour suivre le mode établi pour les titres de ces croquis de costumes que j'ai mis à cette note le nom de Valence, car, ne connaissant pas cette ville, surnommée la belle, je n'en puis rien dire. Ces marchands ne manquent ni de tournure ni même d'un certain style dans leur mise. Je n'ai pu me résoudre à ne pas en faire entrer un dans ma collection. Son grand chapeau de paille, sa tunique et ses cothurnes rappellent les pâtres phrygiens; la couverture qui lui sert de manteau s'ajuste toujours avec grâce; sans le gilet et les manches, ce serait de l'antique.

FIN.

SM

DR.



